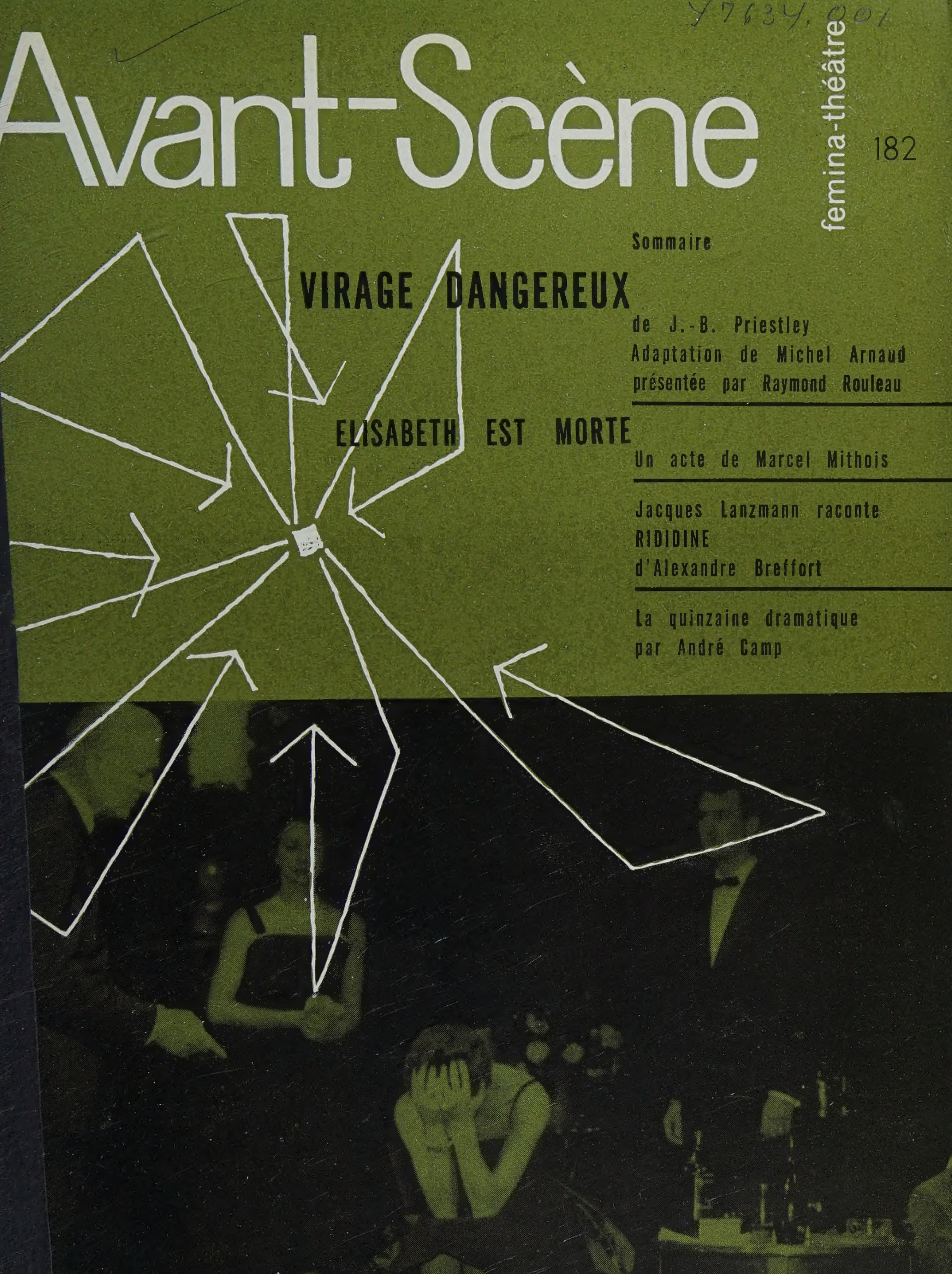

Avant-Scène
femina-théâtre
182
Sommaire
VIRAGE DANGEREUX
de J.-B. Priestley
Adaptation de Michel Arnaud
présentée par Raymond Rouleau
ELISABETH EST MORTE
Un acte de Marcel Mithois
Jacques Lanzmann raconte
RIDIDINE
d'Alexandre Breffort
La quinzaine dramatique
par André Camp



FRANÇOISE LUGAGNE, RAYMOND ROULEAU ET GABY SILVIA DANS « VIRAGE DANGEREUX »

STANTON (Raymond Rouleau) : « Vous êtes, Olwen, la seule personne en qui j'ai confiance, en qui je crois. »

Photo PETRANY



Photo Lipnitzki.

...ors de la création au théâtre Pigalle en 1938, *de gauche à droite* : Gaby Silvia (Betty), Yolande ...affon (Olwen), Tania Balachova (Freda), et ...ermaine Kerjean (Miss Mockridge). mise en scène et décors de Raymond Rouleau.



(Photo Bernand.)

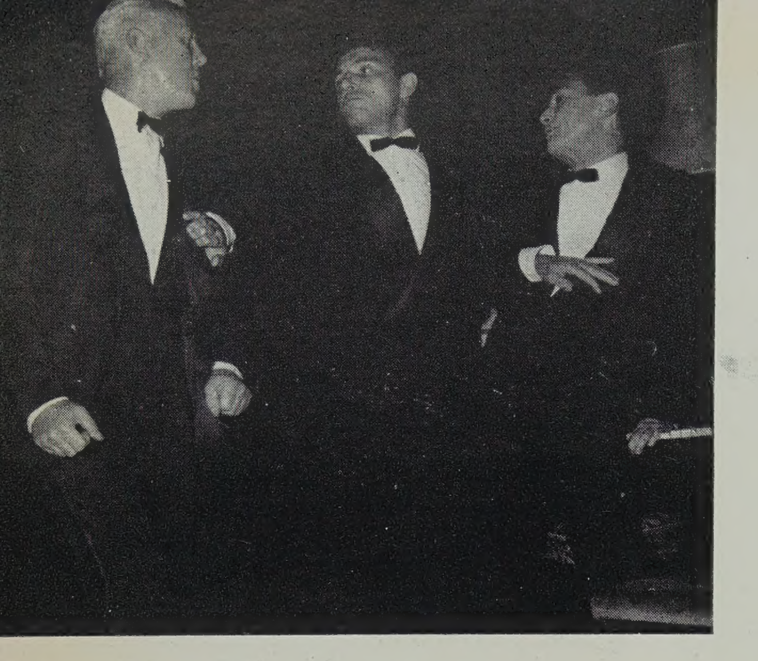
A la reprise au théâtre de l'Œuvre en 1944, également dans une mise en scène et des décors de Raymond Rouleau, *de gauche à droite* : Josette Harmina (Olwen), Marcelle Monthil (Miss Mockridge), Françoise Lugagne (Freda) *et* Danielle Delorme (Betty)

QUELQUES SCÈNES DE "VIRAGE DANGEREUX"

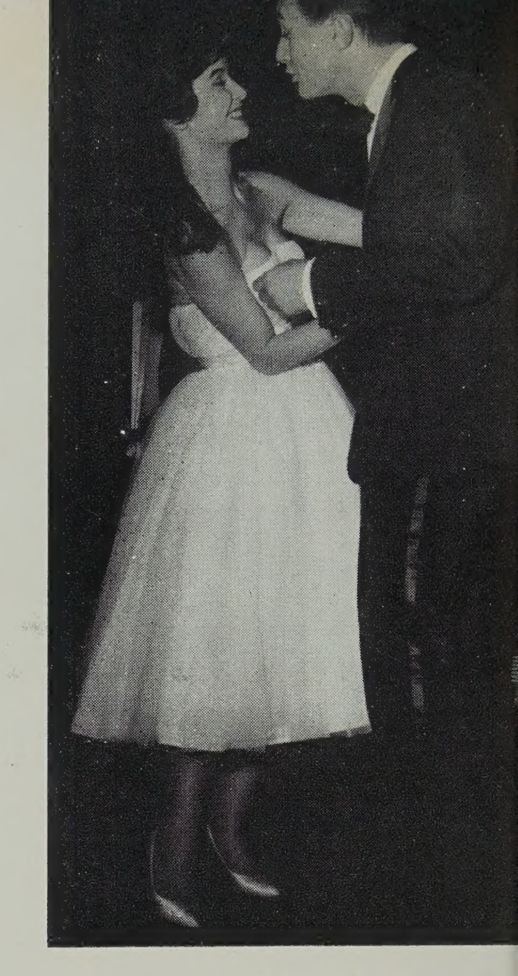
Miss Mockridge (Jeanne Herviale) : « Nous formons un petit groupe si intime »

Photo Pétrant.





GORDON (Hubert Noël) : « Alors vous n'êtes qu'un misérable chien. »



BETTY (Marie-Josée Nat) : « Je ments d'un bout à l'autre de la journée, c'est le secret de mon charme. »

GLWEN (Gaby Silvia) : « Quelque chose d'horrible, je ne peux pas vous dire quoi. »



Photos PETRANY.

VIRAGE DANGEREUX

Théâtre Michel

Direction : Mlle Parisys

Pièce en 3 actes de J.-B. Priestley

Adaptation française de Michel Arnaud

Mise en scène de Raymond Rouleau

Décor de Pierre Simonini

Distribution

par ordre d'entrée en scène

Freda	**Françoise Lugagne**
Miss Mockridge	**Jeanne Herviale**
Betty	**Marie-Josée Nat**
Olwen	**Gaby Sylvia**
Stanton	**Raymond Rouleau**
Gordon	**Hubert Noël**
Robert Caplan	**Jean Lanier**

(Au Théâtre Edouard-VII, les rôles de Miss Mockridge et Betty étaient tenus par Mathilde Casadesus et Mylène Demongeot.)

« Virage Dangereux » a été créé le 11 février 1938 au Théâtre Pigalle, dans une mise en scène de Raymond Rouleau, repris le 18 novembre 1944, au Théâtre de l'Œuvre, le 9 octobre 1947 au Théâtre de Paris, le 18 avril 1958 au Théâtre Edouard-VII et repris le 12 septembre 1958 au Théâtre Michel.

PAS DE MODE POUR LE TALENT

Cette pièce, qui n'est ni une comédie, ni un drame philosophique, ni une énigme policière et qui cependant porte la marque de tous ces genres, cette pièce, dis-je, a été créée à Londres vers 1934.

Sans hésitation, la critique fut effroyable, tellement effroyable qu'il fallut arrêter les représentations très vite, et J.-B. Priestley remit son manuscrit dans le tiroir des affaires sans lendemain. Depuis cette époque, « Virage dangereux » fut rejoué en Angleterre et dans le monde entier, plusieurs milliers de fois tout comme « L'Arlésienne » qui connut la même aventure : presse déchaînée, critique narquoise et perspicace... et qui est, depuis, l'un des triomphes permanents du théâtre.

J'ai soumis « Virage dangereux » cinq fois de suite à l'épreuve du temps et de la mode. Je la créais avant la guerre au Théâtre de Minuit dont j'étais l'un des fondateurs. Je l'ai reprise la première fois à l'Œuvre en 1944 lorsque j'en pris la direction, puis Voltera me la demanda au Théâtre de Paris en 1946, enfin je la rejouai à Edouard-VII en 1958, et la voici maintenant au Théâtre Michel.

Eh bien, tous ces déménagements ne lui ont enlevé ni sa vivacité, ni sa fraîcheur, elle a traversé allègrement la dernière guerre, passé avec sérénité au travers de bien des chamboulements politiques, toujours le public l'a suivie.

Trente-cinq comédiens l'ont interprétée, j'ai dû modifier plusieurs fois ma mise en scène (sans pour cela en changer le principe), je donne actuellement d'autres indications aux derniers interprètes, la pièce, elle, n'a pas un pli. Pourquoi ? Qui peut le savoir ? Je ne me lasserai jamais de rappeler le mot de Bourdet : « Le théâtre obéit à des lois inexorables, mais personne ne les connaît. » J'ai plusieurs fois essayé d'analyser les raisons de la constance de ces succès, et, si j'ai fait la comparaison avec « L'Arlésienne » tout à l'heure, c'est pour prendre un exemple sans analogie d'écriture; il n'y a aucun rapport entre Priestley et Daudet; ils sont aussi loin l'un de l'autre qu'un Finlandais d'un Australien, mais j'ai été frappé, en remontant « L'Arlésienne » à Spoleto de la jeunesse et de l'efficacité de ce drame sur le public italien.

Je pourrais vaguement essayer de donner une explication en disant que « Virage dangereux » et « L'Arlésienne » contiennent, chacune d'elles, une part intense de l'humain. Ce serait une formule vague. Il est peut-être plus intéressant de signaler que ce qui m'a frappé au cours des mille représentations que j'ai données de la pièce, c'est que les réactions du public sont depuis vingt ans les mêmes aux mêmes endroits. Les préoccupations du spectateur de 1958 ne sont pas, et pour cause, les mêmes que celles du public de 1939, et cependant, ils marquent toujours tous la même surprise et la même émotion aux mêmes endroits. Voilà ce qui constate en tout cas la solidité permanente de « Virage dangereux ».

Pour ma part, je pense que cette pièce obéit aux grandes règles de la dramaturgie, si tant est qu'il en existe : Unité de temps, Unité de lieu, Unité d'action. Caractères violemment opposés, situations sociales traitées d'une manière simple et exacte, et par-dessus tout, un sens aigu de l'intrigue servi par un dialogue de tous les jours — qui pour être vivant n'est jamais plat, et reste robustement construit. En ce qui me concerne, et pour donner une nouvelle preuve de la vitalité de la pièce, j'ai essayé d'amener le personnage à ma nature d'aujourd'hui, j'ai voulu lui donner un peu plus de philosophie et aussi un peu de sagesse, si tant est qu'elle me soit venue. Je me suis rapidement rendu compte que c'était impossible. Stanton est Stanton : il ne saurait bouger ni s'écarter d'une ligne de son caractère fondamental; il faut donc s'efforcer de le jouer tel qu'il a été conçu, et sans que la personnalité de l'acteur soit appelée à le modifier.

Le cœur de l'homme, lui aussi, reste le même quelle que soit la coupe du veston derrière lequel il bat, et la providence accorde un brevet de longue durée au dramaturge qui s'adresse à lui et à lui seulement.

RAYMOND ROULEAU

acte 1

Les femmes sont en robe du soir. Les hommes, en smoking. Décor unique : le living-room de la maison des Caplan à Chantbury Cross. Un soir de printemps, après le dîner.

Le rideau se lève sur une scène complètement obscure. Au bout d'un instant retentit le bruit d'un coup de revolver que suit presque immédiatement un cri de femme. Un court silence, puis on entend un coup de gong suivi de :

La voix du speaker. Ici, Radio Télévision Régionale. Mes chers téléspectateurs, vous venez de voir une pièce spécialement écrite par James Bean, pour la Télévision Régionale et intitulée : « Le Chat qui dort ».

Freda, *allumant la lumière et découvrant Olwen, Betty et miss Mockridge. Manifestement, les quatre femmes étaient en train de regarder la télévision.* Et voilà ! (*Elle se dirige vers le poste de télévision.*)

La voix du speaker, *continuant.* L'argument de cette comédie dramatique est le suivant : Existe-t-il un moyen de connaître la vérité ?

Freda, *coupant la télévision.* J'espère que cela ne vous a pas trop ennuyée, miss Mockridge ?

Miss Mockridge. Pas le moins du monde !

Betty, *sur le divan à droite.* Eh bien, moi, j'ai horreur de la télévision. Je n'aime que la musique de danse, comme Gordon !

Freda. Mon frère Gordon et elle sont des enragés de la danse !

Betty. J'adore couper net les conférenciers pompeux et solennels — les étrangler ! Clic !

Miss Mockridge. Comment s'appelait cette pièce ?

Olwen. « Le Chat qui dort ».

Miss Mockridge. Pourquoi « le chat qui dort ? »

Betty. Parce qu'il eût mieux valu le laisser tranquille : le laisser mentir, quoi !

Freda. Laisser mentir qui ? (*Elle prend une boîte à cigarettes et va en offrir une à Betty et à miss Mockridge.*)

Betty. Enfin, ils disaient tous des mensonges, non ? Ou bien, ils en avaient dit !...

Miss Mockridge. Combien de tableaux avons-nous manqués ?

Olwen. Cinq, je crois.

(*Freda allume la cigarette de miss Mockridge.*)

Betty. Mais lequel était le mari ? Le grand brun à la voix caverneuse ?

Miss Mockridge, *gaiement.* Oui, l'homme à la voix caverneuse. Et il est allé se tuer, ma chère ! C'est pathétique !

Olwen. Et excessif, car, enfin, tout le monde ne peut pas être ténor.

(*Elles rient et, à ce moment, venant de la salle à manger où sont réunis les hommes, on entend des éclats de rire étouffés.*)

Betty. Ecoutez les hommes !

Miss Mockridge. Ils doivent rire de quelque chose de très inconvenant.

Betty. Oh ! non. Ils potinent ! Les hommes entre eux sont pires que des concierges.

Freda. C'est bien vrai !

Miss Mockridge. Ils ont raison ! Les gens qui n'aiment pas les potins ne s'intéressent pas à leurs semblables. Moi, j'insiste pour que mes éditeurs potinent !

Betty. Oui... Seulement, eux, ils appellent cela parler d'affaires !

Miss Mockridge. Bien sûr... (*A Olwen.*) Miss Olwen, je trouve que vous devriez épouser Stanton.

Olwen. Ah !... Pourquoi ?

Miss Mockridge. Pour compléter l'équipe. Ainsi, il y aurait ici trois jeunes ménages d'amoureux. J'ai pensé à cela pendant tout le dîner.

Freda. Qu'en dites-vous, Olwen ?

Miss Mockridge. Je serais presque disposée à épouser Charles Stanton moi-même, pour faire partie de votre clan. Vous formez un petit groupe si intime !

Freda, *avec un rire, se lève et va au piano.* « Petit groupe intime. » Quelle horreur !

Miss Mockridge. Ce n'est pas horrible du tout. Je trouve cela charmant !

Freda, *souriant.* Moi, cela me rendrait malade.

Betty. Moi aussi : comme du Dickens ou comme une carte de bonne année...

Miss Mockridge. L'ambiance est si merveilleuse ici, si rare.

Freda. Oui, nous avons de la chance.

Olwen. C'est adorable... mais terrible à quitter ! (*A miss Mockridge.*) Vous savez que je ne travaille plus à l'imprimerie ?

Miss Mockridge. Ah ?

Olwen. Non. Je suis au bureau de Londres, maintenant... Mais enfin, je reviens le plus souvent possible.

Miss Mockridge. Comme je vous comprends ! Cela doit être si chaud, si réconfortant d'être tous tellement unis.

Betty. Très agréable.

Miss Mockridge, *à Freda.* Mais votre beau-frère doit bien vous manquer à tous. Il vivait ici, n'est-ce pas... avec vous ?

Freda, *avec une certaine gêne, se tournant vers miss Mockridge.* Vous parlez de Donald, le frère de Robert ?

Miss Mockridge. Oui, de Donald Caplan. J'étais en Amérique au moment de l'accident et je n'ai jamais tout à fait compris ce qui s'était passé... Quelque chose d'affreux, n'est-ce pas ?

(*Il y a un silence. Betty et Olwen regardent Freda. Le regard de miss Mockridge va de l'une à l'autre des trois jeunes femmes.*)

Mon Dieu, est-ce que j'ai fait une gaffe ? Je fais toujours des gaffes !

Freda, *très tranquillement.* Non pas du tout. Nous avons

été très secoués... Mais maintenant nous sommes plus calmes. Donald s'est tué. Il y a à peu près un an — en juin dernier exactement — à Green Park, à une vingtaine de kilomètres d'ici. Il avait loué un cottage là-bas.

Miss Mockridge. Oh ! c'est terrible !... Je ne l'avais rencontré que deux fois, je crois... Et je me souviens l'avoir trouvé si pittoresque, si insolite. Il était très beau, n'est-ce pas ?

(*Entrent Stanton et Gordon.*)

Olwen. Oui, très beau.

Stanton, *jovial.* Qui est très beau ?

Freda. Pas vous, Stanton !

Stanton. Peut-on savoir, ou bien est-ce un secret ?

Gordon, *gaiement.* Elles parlaient de moi, voyons !... Betty, comment leur permets-tu de parler de ton mari sur ce ton obscène ? Tu n'as pas honte, mon chou ?

Betty, *qui tient la main de Gordon.* Chéri, tu commences à avoir le visage tout rouge et congestionné — tu as l'air d'un financier authentique !

(*Gordon baise la main de Betty. Paraît Robert, venu de la salle à manger.*)

Miss Mockridge. Je disais justement, Robert, combien je trouvais votre petite bande sympathique !...

Robert. Je suis heureux que vous le pensiez...

Miss Mockridge. ...combien vous avez de la chance !

Robert. C'est vrai, je le reconnais...

Stanton. Ce n'est pas seulement de la chance, miss Mockridge : c'est parce que nous sommes tous si gentils et si faciles à vivre !

Robert. Sauf Betty ! Elle est terriblement capricieuse !

Stanton. C'est parce que Gordon ne la bat pas assez souvent... Mais ça viendra !

Miss Mockridge. Vous voyez, Olwen : Stanton joue les célibataires cyniques... Il gâte le tableau, je vous assure !

Stanton. Olwen n'a pas droit à la parole. Elle nous a abandonnés pour le bureau de Londres ! (*Il s'assied à gauche, sur une chaise, tenant un jeu de puzzle qu'il a pris sur la table, et dont il essaie d'assembler les morceaux.*)

Olwen. Mais je reviens ici chaque fois que l'on m'y invite !

Gordon. Oui, mais est-ce pour me voir ou pour voir Robert ? Voilà ce que nous ne sommes pas encore parvenus à élucider. En attendant, nos femmes deviennent jalouses !...

Betty, *riant.* Ah ! oui. Comme des tigresses...

Gordon, *commençant à tripoter l'appareil de radio.* De quel programme trouble-t-on l'éther, ce soir ? Quelqu'un sait ?

Robert. Je vais te trouver quelque chose. (*Il consulte le « Radio Times. »*)

Freda. Oh ! Gordon, ne recommence pas ! Je t'en prie. Nous venons de l'arrêter.

Gordon. Qu'avez-vous vu ?

Freda. Le dernier acte d'une pièce.

Olwen. Cela s'appelait « Le Chat qui dort ».

Gordon. Le chat qui dort ?... Pourquoi ?

Miss Mockridge. Nous ne savons pas très bien. Il s'agissait de mensonges et d'un monsieur qui se tuait !

Stanton. Ils ne s'embêtent pas, à la télévision !

Freda. N'est-ce pas ? Des coups de revolver, et tout...

Olwen. Eh bien, moi, je crois que j'ai fini par la comprendre, cette pièce. Oui ! Le chat qui dort symbolisait la vérité. Ne réveillez pas le chat qui dort... Et cet homme... enfin, le mari, s'obstinait à le réveiller tout le temps.

(*Bravos.*)

Robert. Il avait bien raison ! (*Il va au piano prendre une cigarette.*)

Miss Mockridge. Il est certain que nous passons tous beaucoup de temps à mentir.

Betty. Oui ! mais c'est indispensable ! Moi, je mens tout le temps. D'un bout de la journée à l'autre.

Gordon, *qui tripote toujours la télévision.* C'est vrai, chérie. Absolument vrai !

Betty. C'est le secret de mon charme.

Miss Mockridge, *riant.* Bien sûr !... Mais ce que nous voulions exprimer était beaucoup plus grave.

Robert. Grave ou pas, je suis pour la sincérité intégrale, moi : c'est plus sain.

Stanton. Eh bien, moi, je suis convaincu qu'il est à peu près aussi sain de dire la vérité que de déraper dans un virage à 80 à l'heure !

Freda. Et Dieu sait qu'il y a des virages dangereux dans la vie...

Stanton. On en rencontre, oui, — quand on ne choisit pas bien sa route. (*Un court silence.*) Mentir ou ne pas mentir ? Qu'en dites-vous, Olwen ? Vous avez l'air bien sérieux.

Olwen. Moi, je suis de votre avis. Je crois dangereux de tout dire. Seulement le problème, c'est de... Enfin, il y a vérité *et* vérité.

Gordon. Excellente formule : quelque chose *et* quelque chose.

Stanton. Taisez-vous, Gordon, allez-y, Olwen...

Miss Mockridge. Mais oui. continuez !

Olwen, *pensivement.* Eh bien, la vérité avec un grand V, qui consisterait à dire les plus petites choses sans la moindre omission, ne présenterait pas de danger. J'imagine que c'est la vérité de Dieu... Seulement, ce que la plupart des gens entendent par vérité, n'est que la moitié de la vraie vérité. On ne nous dit pas tout ce qui s'est passé dans l'âme de chacun. On nous révèle seulement un certain nombre de faits qui se trouvaient avoir été dissimulés, et qu'il valait peut-être beaucoup mieux dissimuler. Cette vérité-là est perfide.

Gordon. Oui. C'est comme aux assises. « Où étiez-vous la nuit du 27 novembre dernier ? Répondez oui ou non ».

Miss Mockridge. Vous ne m'avez pas convaincue, Olwen. Moi, je suis prête à faire bon accueil à ce que vous appelez la moitié de la vérité, autrement dit : aux faits.

Robert. Moi aussi.

Freda, *énigmatique.* Vraiment ?

Robert. Que veux-tu dire ?

Freda, *nonchalamment.* Rien... Rien du tout ! (*Elle se lève et va à la table où se trouvent les rafraîchissements.*) Qui a soif ? Donne à boire, Robert ! Et des cigarettes !

Robert, *examinant la boîte à cigarettes qui est devant lui.* Il n'y en a plus.

Freda. Il y en a dans celle-ci. (*Elle prend une boîte à cigarettes à musique sur le piano — avoir soin de la tenir fermée — et elle s'avance vers Miss Mockridge et Olwen.*) Miss Mockridge ? Olwen ? Une cigarette ?... (*Elle leur tend la boîte.*)

OLWEN, *regardant la boîte.* Oh ! je me souviens de cette boîte ! Elle joue un air de musique quand on l'ouvre, n'est-ce pas ? Je me souviens même de l'air... Attendez... c'est une valse !...

(*Freda ouvre la boîte, Olwen prend une cigarette et la boîte joue l'air annoncé.*)

ROBERT. Epatant, hein ?

FREDA, *fermant la boîte d'un geste sec.* Il est impossible que vous vous souveniez de cette boîte, Olwen. C'est la première fois que je m'en sers. Elle appartenait à... quelqu'un...

OLWEN, *vivement.* A Donald, n'est-ce pas ? Il me l'avait montrée.

(*Il y a un court silence. Les deux femmes se regardent fixement.*)

FREDA. Il ne peut pas vous l'avoir montrée, Olwen. Il ne l'avait pas quand vous l'avez vu pour la dernière fois.

STANTON. Comment le savez-vous, Freda ?

FREDA. Peu importe !... Je le sais. Donald ne peut vous avoir montré cette boîte, Olwen.

OLWEN. Vraiment ? (*Elle considère Freda d'une façon très particulière pendant une seconde, puis elle change brusquement d'attitude.*) Non, peut-être, après tout... Je dois confondre... J'ai probablement vu ailleurs une boîte comme celle-ci alors je l'ai attribuée au pauvre Donald. Il adorait ce genre d'objets.

GORDON, *toujours à la télévision.* Zut ! C'est énervant ! On ne peut rien avoir à cette télévision !

(*Il consulte le « Radio-Times ». Freda s'éloigne de quelques pas.*)

ROBERT, *s'approchant.* Olwen, je vais être un peu brutal, mais je sais que vous ne m'en voudrez pas. Vous savez que vous venez de cesser de dire la vérité, et vous savez à quel instant précis, n'est-ce pas ? Vous êtes absolument certaine que cette boîte est celle que Donald vous a montrée, tout comme Freda est certaine du contraire.

OLWEN. Eh bien, qu'est-ce que cela fait ?

GORDON, *tout en tripotant la Radio.* J'essaie de trouver de la musique de danse, mais cet instrument a subitement décidé de ne plus fonctionner.

ROBERT, *à Gordon, avec une brusque irritation.* Alors, ne le tripote pas comme cela, mon vieux.

BETTY. Je vous défends de brutaliser Gordon !

ROBERT. Alors, faites-le cesser. (*A Olwen.*) Non, je ne pense pas que cela fasse grand-chose, Olwen, mais après ce que nous venons de dire, je trouve la situation extraordinairement excitante !

MISS MOCKRIDGE, *vivement.* Exactement ce que je pense... Tout cela est passionnant : d'autres détails sur la boîte à cigarettes, par pitié !

FREDA, *s'avançant vivement.* Tout cela est d'une grande simplicité...

OLWEN, *allant rapidement à Freda.* Freda, je ne crois pas que ce soit tellement simple... Mais quelle importance cela a-t-il maintenant ?...

FREDA. Je ne vous comprends pas...

ROBERT, *légèrement.* Moi non plus ! Vous commencez par dire que ce n'était sûrement pas la même boîte... et, à présent, vous dites que ce n'est pas si simple que cela et vous laissez entrevoir de grands mystères.

(*Olwen va vers la cheminée, Stanton se lève et s'approche.*)

Je crois que vous dissimulez quelque chose, Olwen... Et cela ne vous ressemble pas ! Ou bien la boîte que vous avez vue était celle de Donald, ou bien ce n'était pas celle de Donald.

STANTON. Oh ! Ecoutez ! Au diable cette boîte !

(*Il passe devant le canapé et va à la banquette du piano, emportant le puzzle. Olwen allume une cigarette, puis s'assied.*)

BETTY. Mais enfin, Stanton, nous voudrions savoir !

STANTON. Eh bien, pas moi ! Et je déteste les boîtes qui jouent ce genre de musique. Ne pensons plus à tout cela !

GORDON, *avec un soudain accent d'amertume et en se détournant légèrement.* Oui !... Et ne pensons plus à Donald non plus ! Il n'est pas là, et nous, nous sommes tous si bien, si confortables, un petit groupe si charmant !

ROBERT. Tais-toi, Gordon !

GORDON, *du même ton.* Oui, oublions Donald..., ne faisons même pas allusion à lui. D'abord c'est de mauvais goût : il est mort. (*Il remonte vers le fond.*)

FREDA. Enfin, Gordon, il n'y a aucune raison pour que tu te mettes dans cet état... A t'entendre, on croirait que Donald était ta propriété personnelle ! (*Elle pose la boîte à musique sur la table.*)

BETTY. Et c'est tout le contraire : Donald n'appartenait à personne... Il n'appartenait qu'à lui-même... C'était un sage !

ROBERT, *se levant.* Qu'est-ce que cela veut dire, Betty ?

BETTY, *avec un rire nerveux.* Cela veut dire que je deviens gâteuse, que vous ne faites tous que raconter des bêtises et que je vais avoir mal à la tête d'un instant à l'autre ! (*Elle va s'asseoir.*)

ROBERT. C'est tout ?

(*Gordon va à la cheminée.*)

BETTY. Vous trouvez que cela ne suffit pas ?

ROBERT. Continue, Freda.

FREDA, *bougeant.* Enfin, Robert, ton obstination est absurde, je t'assure !... L'histoire de la boîte à cigarettes est très simple. Voilà : on l'a rapportée ici du cottage, en même temps que d'autres affaires de Donald. Je l'avais mise de côté, et je ne l'ai sortie qu'aujourd'hui... (*Elle s'assied.*) Voyons, maintenant... La dernière fois qu'Olwen est allée au cottage de Green Park, c'était le dimanche où nous y sommes tous allés. Vous vous souvenez, au début de juin...

GORDON, *rêveusement.* Oui... Oh ! Mon Dieu, quelle journée ! Et quelle nuit merveilleuse !... Nous sommes restés pendant des heures, assis dans le jardin. Donald nous parlait de ces gens ridicules avec lesquels il avait habité en Cornouailles, ces espèces de snobs de la misère...

FREDA. Oui...

GORDON, *brusquement ému.* Oui, je crois que cela a été la plus belle journée de ma vie... Et maintenant, c'est fini, jamais nous n'en retrouverons une pareille !

ROBERT. Oui, c'était un beau jour. Mais je n'aurais pas cru que cela t'eût frappé à ce point, Gordon !

FREDA. Personne ne l'aurait cru ! Mais, ce soir, Gordon paraît décidé à piquer une crise de nerfs chaque fois que le nom de Donald est prononcé.

BETTY. Moi, je soupçonne le vieux Cognac de Robert. Et ses énormes verres !... Ils lui montent à la tête.

GORDON, *avec agacement.* Où veux-tu qu'ils montent ?

ROBERT, *à Freda.* Donc, c'est le premier dimanche de juin qu'Olwen est allée au cottage de Donald pour la dernière fois ?

FREDA. Oui... Et je sais que, ce jour-là, il n'avait pas encore la boîte à cigarettes.

ROBERT. Non... S'il l'avait eue, il nous l'aurait montrée. Et je ne me souviens pas d'avoir jamais vu cet objet chez Donald. Nous y sommes, Olwen ?

OLWEN, *avec un sourire un peu forcé.* Nous y sommes.

ROBERT. Ah ! bon Dieu, mais vous, dans tout cela, où êtes-vous ?

OLWEN, *lui souriant.* Vous êtes un bébé, Robert. Où je suis ? Je n'en sais rien... Pas à la barre des témoins, j'espère !

MISS MOCKRIDGE. — Continuez, je vous en prie !... Ce serait trop décevant !...

BETTY, *qui a réfléchi, se lève et va vers Olwen.* — Mais, Olwen, ce n'est pas ce jour-là que vous êtes allée au cottage pour la dernière fois : vous ne vous souvenez pas le dimanche suivant, dans l'après-midi, nous y avons fait un saut toutes les deux pour voir Donald au sujet de ces petites gravures ?

OLWEN. Si, je me souviens.

ROBERT. Oui, c'est vrai.

BETTY. Mais je n'ai aucun souvenir qu'il nous ait montré cette boîte à cigarettes... En fait, moi, je ne l'ai jamais vue. (*Elle s'assied sur la banquette du piano.*)

STANTON. Moi non plus... et je n'ai aucune envie de la revoir ! Je n'ai jamais vu faire tant d'histoires pour une pareille sottise.

FREDA, *à Stanton.* En tout cas, je peux vous dire — pour mettre fin à ce débat — que Donald n'aurait pas pu montrer la boîte ce dimanche-là ; car il ne la possédait pas encore.

STANTON. Vous avez l'air de savoir des tas de choses sur cette boîte, Freda !

GORDON. Oui. C'est ce que j'allais dire. Pourquoi es-tu si renseignée et si solennelle ?

BETTY, *triomphalement, désignant Freda.* Je sais pourquoi ! C'est toi qui la lui as donnée !

(*Tous les regards se fixent sur Freda.*)

ROBERT. C'est vrai, Freda ?

FREDA, *après un court instant d'hésitation.* Oui. C'est vrai.

ROBERT, *se levant.* Ça, par exemple, c'est étrange ! Pas que tu lui aies donné une boîte à cigarettes : non, pourquoi pas ?... Non, ce qui est étrange, c'est que tu n'en aies jamais rien dit à personne ! Quand lui as-tu donné cette boîte ? Et où l'avais-tu trouvée ? (*Il s'avance un peu.*)

FREDA. Tout cela est archi-simple. Tu te souviens, la veille de cet affreux samedi, tu étais resté ici et je suis allée à Londres pour la journée... Eh bien, par hasard, en passant devant chez Calthrop's, j'ai vu cette boîte à cigarettes. Je l'ai trouvée charmante; elle n'était pas chère, alors je l'ai achetée pour Donald.

ROBERT. Ah ! oui... Et c'est Calthrop's qui l'a expédiée chez Donald à Green Park... si bien que Donald ne l'a eue entre les mains que le samedi ?

FREDA. Oui.

ROBERT, *satisfait.* Eh bien, voilà.

FREDA. Exactement.

GORDON. Pardon, Freda, ce n'est pas tout à fait aussi simple que tu le prétends. (*Freda tourne la tête vers lui, d'un air excédé.*) Je te rappelle que ce samedi-là j'étais au cottage, moi, avec Donald.

ROBERT. Et alors ?

GORDON. Eh bien, j'étais là, le matin, quand les paquets sont arrivés avec les lettres. Je me souviens très bien qu'il y avait pour Donald un paquet de livres de chez Brockfield. Tu sais, Freda, j'ai tous les détails de cette matinée tellement présents à l'esprit; et vous seriez tous comme moi si vous aviez dû, vous aussi, vous soumettre à cette enquête infernale... Mais il n'y avait pas de boîte à cigarettes, j'en suis sûr !

FREDA. Alors elle sera arrivée par le courrier de l'après-midi... Quelle importance cela a-t-il ?

GORDON. Aucune importance, chère Freda... Seulement, à Green Park, il n'y a jamais de distribution de paquets dans l'après-midi.

FREDA. Si, il y en a une !

GORDON, *secouant la tête.* Non.

FREDA. Comment le sais-tu ?

GORDON. Parce que Donald avait l'habitude de s'en plaindre, et de dire qu'il recevait toujours les livres et les manuscrits avec un jour de retard... Cette boîte à cigarettes n'est pas arrivée dans la matinée, puisque j'ai vu ouvrir le courrier, et elle ne peut pas non plus avoir été distribuée dans l'après-midi... (*Après un temps.*) Freda, moi, je crois que les gens de la boutique de Londres ne l'ont jamais *envoyée,* cette boîte... Je crois que tu l'as apportée *toi-même* à Donald. C'est cela, n'est-ce pas ?

FREDA. Mais, Gordon, tu es fou !

GORDON. Peut-être ! Mais je te rappelle que ce n'est pas moi qui ai commencé toute cette histoire... Enfin, tu l'as portée à Donald, n'est-ce pas ? C'est vrai ?

ROBERT, *s'avançant.* C'est vrai ?

FREDA, *se dominant rapidement.* Eh bien, puisque vous voulez le savoir... Oui.. Oui, c'est vrai.

ROBERT. Freda !

GORDON, *enchanté de lui-même.* C'est bien ce que je pensais.

ROBERT, *stupéfait.* Mais, Freda, si tu es allée au cottage après le départ de Gordon, pour donner cette boîte à Donald, tu as donc vu Donald bien après tout le monde !... enfin... quelques heures avant qu'il se tue ?

FREDA. Oui. Je l'ai vu entre l'heure du thé et l'heure du dîner.

ROBERT. Et tu ne l'as jamais dit !... Tu ne t'es jamais présentée à l'enquête ? Enfin, tu aurais pu témoigner !

FREDA. J'aurais pu, mais à quoi bon ? A quoi cela aurait-il servi ? Il était déjà assez pénible que Gordon eût à passer par là.

GORDON. Ç'a été infernal !

FREDA. Si cela avait pu servir à quelque chose, je l'aurais fait. Mais cela ne pouvait servir à rien...

STANTON. C'est vrai... Vous avez eu parfaitement raison ! Allez.

ROBERT. Oui, admettons ! Pourquoi ne l'as-tu pas dit ? Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé, pendant tout ce temps ?... Enfin, tu étais la dernière personne qui eût parlé à Donald !

FREDA. La dernière personne ?

ROBERT. Forcément !

FREDA. Et Olwen, alors ?

ROBERT. Olwen ? (*Ses yeux se fixent sur la boîte à cigarettes.*) Ah ! oui... la boîte à cigarettes !

FREDA. Justement, la boîte à cigarettes... Donald ne l'a pas eue avant le samedi à l'heure du thé... et Olwen reconnaît qu'il la lui a montrée.

BETTY, *excédée*. Pas du tout ! Elle a dit que ce devait être une autre boîte... Ecoutez, moi, je vote pour que nous lui fassions confiance et pour que nous parlions d'autre chose !

MISS MOCKRIDGE, *vivement*. Oh ! Mais non, mais non, chère Madame, c'est très intéressant.

BETTY. Si ! Nous avons tout à fait tort de nous éterniser ainsi sur cette histoire.

STANTON. Entièrement d'accord !

ROBERT, *va à gauche du piano. Au passage, il tapote l'épaule de Betty*. Je ne suis pas d'accord !

BETTY. Mais, Robert...

ROBERT. Voulez-vous me permettre, Betty... Vous comprenez, vous, vous n'êtes mêlée en rien à cette affaire, elle n'a même aucune raison de vous contrarier. Mais Donald était mon frère ! J'ai horreur de toutes ces cachotteries et j'ai le droit de savoir ce qui s'est passé.

OLWEN. C'est bien, Robert. Mais... est-il vraiment indispensable que le vous sachiez maintenant ?

FREDA. Je n'en vois pas la nécessité. Mais, à présent que c'est votre tour, Olwen, je ne doute pas que Robert s'humanise !

ROBERT. Je ne comprends pas !

OLWEN. Moi non plus.

FREDA. Olwen, vous feriez mieux d'en convenir... Donald vous a montré cette boîte, n'est-ce pas ? Donc vous avez dû le voir, donc vous avez dû aller au cottage le samedi dans la soirée.

OLWEN, *se décidant*. Eh bien oui, il m'a montré cette boîte. C'était le samedi après dîner, vers 9 heures.

ROBERT. Vous aussi, vous y êtes allée ?... C'est inouï ! D'abord Freda, ensuite, vous... Et ni l'une ni l'autre n'en souffle mot !

OLWEN. Je regrette, Robert. Je n'ai littéralement pas pu !

ROBERT. Mais qu'est-ce que vous alliez faire là-bas ?

OLWEN. J'avais été très affectée par quelque chose que l'on m'avait dit. Cela m'avait tourmentée pendant des jours... et à la fin j'ai senti que je ne pouvais plus y tenir, qu'il fallait que je voie Donald, que je lui parle. Alors, j'ai couru à Green Park, et je suis arrivée au cottage juste avant 9 heures. Personne ne m'a vue arriver, et personne ne m'a vue partir ; vous savez combien l'endroit était désert... Comme Freda, j'ai pensé que cela ne servirait à rien que je me présente à l'enquête, et je ne l'ai pas fait : voilà tout !...

(Lorsque le nom de Donald a été prononcé, une expression d'irritation est passée sur le visage de Gordon.)

ROBERT, *allant à Olwen et se plantant devant elle*. Non, non, vous ne pouvez pas expédier ça comme cela ! Vous êtes la dernière personne qui ait parlé à Donald... Vous devez savoir quelque chose !

OLWEN, *avec lassitude*. Mais c'est du passé, c'est fini !... Laissons cela tranquille. Je vous en prie, Robert ! *(Elle change d'attitude, se lève et passe à gauche de Freda.)* D'ailleurs, je suis sûre que nous devons ennuyer Miss Mockridge avec toute cette histoire.

MISS MOCKRIDGE, *vivement*. Oh ! mais non, ça m'amuse. Je veux dire cela m'intéresse, cela m'intéresse énormément !

OLWEN. Nous n'allons pas entamer une discussion, n'est-ce pas, Freda ? Il n'y a d'ailleurs plus rien à dire... C'est fini,, maintenant. *(Elle s'assied sur le bras du fauteuil de Freda.)*

ROBERT, *après avoir réfléchi. Energiquement*. Ecoutez-moi bien, Olwen... Il y a une chose qu'il faut que vous me disiez ! Le but de votre visite à Donald, cette nuit-là, avait-il un rapport quelconque avec la maison d'édition ? Vous venez de dire que vous étiez tourmentée par quelque chose.

FREDA. Oh ! Robert, je t'en prie !

ROBERT. Je regrette, mais cela, j'ai besoin de le savoir... Y avait-il une relation quelconque entre votre visite et ce détournement de 500 livres ?

GORDON, *se levant, très agité*. Ah ! pour l'amour de Dieu, ne viens pas mêler cet argent à tout ça ! Donald est mort. Eh bien, laisse-le tranquille !... Et ne nous embête plus avec ce maudit argent ! Je te le dis une fois pour toutes !

FREDA, *violemment*. La paix, Gordon ! Tu te conduis comme un enfant de quatre ans, ce soir ! *(A miss Mockridge.)* Je suis désolée, miss Mockridge !

GORDON, *bredouillant un peu. A miss Mockridge*. Moi aussi, je suis désolé. Je vous demande pardon !

MISS MOCKRIDGE. Voyons, vous plaisantez !... Mais je crois... Si vous permettez.. Enfin, il doit être tard !

FREDA. Mais non. Pourquoi ?

ROBERT. Il est de très bonne heure, au contraire.

MISS MOCKRIDGE. Les Patterson avaient dit qu'ils m'enverraient leur voiture pour me ramener... Elle est peut-être arrivée ?

(Betty se lève et passe à droite.)

ROBERT, *vivement*. Oui... je l'ai entendue quand nous avons quitté la salle à manger pour venir ici, et j'ai dit au chauffeur d'attendre à l'office. Je vais le prévenir. *(Il sort.)*

FREDA, *consciente de l'ironie de la situation, à miss Mockridge*. Vous voulez vraiment partir ?

MISS MOCKRIDGE, *se levant à regret*. Oui, vraiment. Nous sommes à une demi-heure au moins de chez les Patterson, et je crois qu'ils n'aiment pas beaucoup que la voiture et le chauffeur restent dehors trop tard... *(Serrant la main de Freda.)* Merci mille fois ! *(Elle serre la main d'Olwen.)* Cela a été une telle joie pour moi de vous revoir : vous êtes tous si charmants ! *(Elle serre la main de Betty.)* Bonsoir, Mrs. Whitehouse. Bonsoir... *(Elle serre la main de Stanton.)*

FREDA, *allant à la porte*. Je crois que vous avez laissé votre manteau dans ma chambre.

MISS MOCKRIDGE, *de la porte*. En effet.

FREDA, *en sortant*. J'ai su que vous aviez fait un excellent séjour en Amérique.

(Les deux femmes sortent et ferment la porte. Olwen est à l'écart, regardant des livres. Betty va au piano et prend une cigarette. Stanton, après avoir poussé un soupir de soulagement, se verse à boire.)

STANTON. Ouf !... *(Il prend une cigarette.)*

BETTY. Oui, alors !... Je ne peux pas souffrir cette femme ! Elle me fait trop penser au professeur de géométrie que nous avions au collège.

STANTON. Je me suis toujours méfié de votre géométrie, Betty ! Pas soif, Gordon ?

GORDON. Non merci.

STANTON. Ce qu'elle écrit est assez baroque, mais enfin, c'est pas mal... Je ne veux pas seulement dire que cela se vend : c'est bien fait. Mais pourquoi les femmes de lettres ont-elles toujours quelque chose de si tu-tu-tu... tu-tu-tu... ?

GORDON. Je n'en sais rien. Mais je ne qualifierai pas miss Mockridge de femme de lettres, Stanton !

BETTY. Je parie qu'elle est cancanière.

STANTON. Elle l'est... et connue pour cela !... (*Il passe à gauche et s'assied.*) Ils auraient bien dû tenir leur langue. Elle va broder sur cette histoire de boîte à cigarettes... Ça aura fait le tour de Londres en moins d'une semaine. Les Patterson en auront la primeur ce soir pour commencer. Cela a dû être un supplice pour elle de s'en aller.

GORDON. Elle en a appris assez pour bâtir quelque chose... (*Avec un petit ricanement.*) Elle va sans doute commencer un nouveau roman dans la matinée, et vous verrez : nous serons tous dedans !

BETTY. En ce qui me concerne, en tout cas, il faudra qu'elle y mette du sien !

STANTON. En ce qui me concerne aussi... Peut-être que, pour nous deux, elle va inventer les vices les plus effrayants, Betty !...

BETTY, *avec un rire.* Enfin, ce n'est pas ce qu'elle a entendu qui peut la mener très loin... Après tout, pourquoi Freda n'aurait-elle pas apporté à Donald une boîte à cigarettes, et pourquoi Olwen ne lui aurait-elle pas rendu visite au cottage ?

OLWEN, *qui regardait un livre, nonchalamment.* Oui... Pourquoi ?

BETTY, *sursautant.* Oh ! Je vous demande pardon, j'avais oublié que vous étiez là, Olwen !... Est-ce que je puis vous poser une question ? Tout compte fait, je crois que je n'ai encore rien demandé à personne.

OLWEN. Demandez toujours ! Je ne promets pas de répondre.

BETTY. Olwen, est-ce que vous étiez amoureuse de Donald ?

OLWEN, *calmement.* Pas le moins du monde.

BETTY. C'est bien ce que je pensais.

OLWEN. Pour être absolument sincère, il m'était même plutôt antipathique.

BETTY. Je l'avais deviné.

GORDON, *s'approchant.* C'est absurde... Je ne croirai jamais cela, Olwen ! Vous ne pouviez pas ne pas aimer Donald. Personne ne le pouvait ! Oh ! je ne veux pas dire qu'il n'ait pas eu ses défauts... mais justement, chez lui, cela n'avait pas d'importance. C'était un être à part ; on était obligé de l'aimer ! Enfin... c'était Donald...

(*Olwen remet en place son livre. Entre Robert, qui va à la table des rafraîchissements, à droite, et se verse à boire. Il est suivi de Freda, qui va au piano, prend une cigarette et s'assied sur la banquette du piano.*)

ROBERT. Maintenant, nous allons pouvoir tirer tout ça au clair !

OLWEN. Oh ! non, Robert, je vous en prie !...

ROBERT. Je regrette, Olwen, mais je veux savoir la vérité. Tout cela est très bizarre : pour commencer, Freda est allée voir Donald et jamais elle n'a parlé de cette visite à personne. Ensuite vous, Olwen, vous êtes allée le voir, et vous n'en avez pas dit un mot non plus... Mais ce ne doit pas être fini : puisque vous avez pu dissimuler cela toutes les deux pendant si longtemps, rien ne me dit que vous n'avez pas dissimulé d'autre chose ! (*Olwen remonte vers le fond et s'assied près de la fenêtre de droite.*) Il est grand temps que quelques-uns d'entre nous se mettent à dire la vérité, pour changer !

FREDA. Est-ce que tu dis toujours la vérité, toi, Robert ?

ROBERT. J'essaie, oui.

STANTON, *prenant une cigarette dans une boîte, ironiquement.* Noble individu ! (*Il se lève et passe à gauche.*) Mais n'en attendez pas trop de nous autres, simples mortels ! Epargnez nos faiblesses.

FREDA. Quelles faiblesses ?

STANTON, *haussant les épaules.* N'importe lesquelles, ma chère Freda. Celle d'acheter des boîtes à cigarettes à musique, par exemple... Je suis persuadé que c'est une faiblesse...

FREDA, *à Stanton, avec intention.* Ou encore celle de faire un usage déplacé des petits cottages à la campagne... Je pense que cela aussi, dans certaines circonstances, peut être considéré comme une faiblesse...

STANTON. Vous parlez du cottage de Donald ? Je n'y suis presque jamais allé !

FREDA. Non, je ne pensais pas à celui de Donald. C'est à un autre que j'ai dû penser... Peut-être bien à votre *propre* cottage.

STANTON, *la regardant calmement.* Je crains de ne pas comprendre.

(*Freda va à la chaise de droite et s'assied.*)

ROBERT, *passant à gauche de la fenêtre.* Qu'est-ce qu'il y a encore ? Vous allez commencer, à votre tour, Stanton ?

STANTON, *avec un petit rire.* Sûrement pas !

ROBERT. Enfin, moi, je veux éclaircir cette histoire de Donald. Et tout de suite !

GORDON. Mon Dieu, il va encore falloir subir une enquête ? (*Il s'assied sur un fauteuil, mettant les jambes sur les bras du fauteuil.*)

ROBERT. Ça n'aurait pas été nécessaire si, pendant la véritable enquête, on avait été un peu plus prodigue de vérité. (*Allant à Olwen.*) Ecoutez, Olwen. Vous êtes la dernière personne qui ait vu Donald vivant. Pourquoi étiez-vous allée le trouver ? Etait-ce au sujet de cet argent volé ?

OLWEN, *se levant.* Oui.

ROBERT. Vous saviez donc que Donald l'avait pris ?

OLWEN. Non.

ROBERT. Enfin, vous le pensiez ?

OLWEN. Je pensais que c'était dans le domaine des possibilités, oui...

GORDON, *amèrement.* Tous, tant que vous êtes, vous ne demandiez qu'à le croire !...

BETTY, *brusquement.* Gordon, je veux rentrer !

ROBERT. Déjà, Betty ? (*Il s'avance un peu.*)

BETTY. Si je reste un instant de plus, je vais avoir un mal de tête épouvantable. Je rentre à la maison. Je vais me coucher. (*Elle se lève et s'approche de Gordon.*)

GORDON. Une minute, veux-tu ?

STANTON, *se levant.* Je vais vous accompagner, Betty, si Gordon a envie de rester.

BETTY, *allant à Gordon.* Non, je veux que Gordon rentre aussi !

GORDON. Bon, bon ! Je viens... Mais attends une seconde !

BETTY, *criant soudain, dans une explosion de nervosité.* Je te dis que je veux partir maintenant ! Ramène-moi à la maison ! (*Elle gagne la porte, suivie par les deux hommes.*)

ROBERT, *allant à elle.* Voyons, qu'est-ce qu'il y a, Betty ?

BETTY. Je ne sais pas... Je suis stupide, voilà tout ! (*Elle passe à droite.*)

GORDON. C'est bon... nous partons.

(*Il la suit. Freda se lève et va au piano.*)

STANTON. Je vais partir avec vous... (*Il passe au milieu de la scène.*)

ROBERT, *debout devant Betty.* Mais, Betty, je suis absolument navré que cette histoire vous ait bouleversée ainsi ! En tout cas, vous n'y êtes mêlée en rien, et...

BETTY, *l'écartant et courant vers la porte.* Oh ! ne continuez pas ! Vous ne pouvez donc pas laisser ça tranquille ? (*Elle se précipite au dehors.*)

GORDON. Eh bien, bonsoir tout le monde !

STANTON. Je vais rentrer ces enfants chez eux avant d'aller me coucher.

OLWEN, *ironiquement.* C'est très gentil à vous ! (*Elle va à la cheminée.*)

STANTON. N'est-ce pas ?... Bonne nuit ! (*Il sort.*)

(*Olwen s'assied près de la cheminée. Robert va accompagner ses hôtes. En revenant, il éteint la lampe de la porte d'entrée, puis la lampe qui est sur le piano. Il s'avance alors rapidement vers le fauteuil de gauche, et s'assied sur le bras du fauteuil, faisant ainsi face à Olwen. Freda est debout à droite, près de la fenêtre.*)

ROBERT. Maintenant, Olwen, vous allez me dire immédiatement pourquoi vous vous êtes précipitée chez Donald pour lui parler de cet argent...

OLWEN. Robert... nous parlons franchement, maintenant ? N'est-ce pas ?

ROBERT. Je ne demande que cela.

OLWEN. Et vous, Freda ?

FREDA, *passant lentement derrière eux.* Oui... oui, oui ! Ça m'est égal... Qu'est-ce que ça peut me faire ?

ROBERT, *levant les yeux sur elle.* Tu as une singulière façon de prendre les choses !

FREDA. Tu trouves ? En effet, Robert, il m'arrive parfois d'être une femme singulière... Tu aurais peine à me reconnaître. (*Elle s'assied.*)

OLWEN. Ecoutez, Robert... Allez-vous être franc avec moi ?

ROBERT. Mais, naturellement, je serai franc ! J'ai en horreur toutes ces cachotteries idiotes... Seulement, Olwen, ce n'est pas mon tour : je vous ai posé une question à laquelle vous n'avez pas répondu.

OLWEN. Je sais. Mais je veux vous en poser une avant de répondre à la vôtre. Il y a longtemps que je voulais le faire, mais je n'ai jamais eu l'occasion... ou bien je n'ai jamais osé. A présent, ça m'est égal... Robert... est-ce que c'est vous qui avez pris cet argent ?

ROBERT, *stupéfait.* Si j'ai pris cet argent ?

OLWEN. Oui.

ROBERT. Mais bien sûr que non ! Vous êtes folle ! (*Olwen a un rire qui exprime un profond soulagement. Elle laisse tomber sa tête dans ses mains.*) Vous vous imaginez que, même si je l'avais pris, j'aurais laissé accuser ce pauvre Donald ? Mais c'est lui qui a pris l'argent, voyons ! Tout le monde le sait !

OLWEN. Ah ! J'ai été idiote !

ROBERT. Je ne comprends pas... Enfin, vous saviez que c'était Donald ? Vous ne pouvez pas avoir cru, pendant tout ce temps, que c'était moi ? Dites ?...

OLWEN. Si. Et je ne l'ai pas seulement cru !... Je me suis torturée avec cette certitude...

ROBERT. Mais pourquoi ?... pourquoi ? C'est insensé ! (*Il se lève et passe à droite.*) J'aurais peut-être pu prendre cet argent... Je crois que nous sommes tous capables de faire une chose comme cela, dans certaines circonstances, mais ce que je n'aurais jamais pu faire, pour rien au monde, c'est de laisser mettre cette action sur le dos d'un autre... et surtout de Donald ! Comment pouvez-vous me croire capable d'une chose pareille ? (*Il va à la table.*) Je vous croyais une amie, Olwen... une de mes meilleures et de mes plus anciennes amies !

FREDA. Olwen n'est pas une de tes amies.

(*Olwen se détourne.*)

ROBERT. Bien sûr que si !

FREDA. Non.

OLWEN. Freda...

FREDA. Ce qui me dépasse, c'est que tu puisses être aussi aveugle.

OLWEN. Freda, qu'est-ce que vous allez dire ?

FREDA. Olwen est amoureuse de toi.

OLWEN. Oh ! je vous en prie...

FREDA. Elle est amoureuse de toi depuis des siècles.

OLWEN. Freda, ce que vous faites est d'une telle cruauté...

FREDA. Pourquoi ? Ce n'est pas offensant pour vous... Et puisque Robert voulait la vérité, donnons-la-lui !

(*Olwen va s'asseoir.*)

ROBERT, *s'approchant d'Olwen.* Je suis consterné, Olwen... navré ! Nous avons toujours été de très bons amis, et j'ai toujours eu beaucoup d'affection pour vous...

OLWEN. Taisez-vous... Oh ! Freda, c'est impardonnable !... Vous n'aviez pas le droit de faire cela !

FREDA, *la main sur l'épaule d'Olwen.* Mais c'est la vérité, n'est-ce pas ? (*A Robert.*) Tu voulais la vérité, Robert, et la voilà. Enfin, en voilà une partie... Olwen est amoureuse de toi depuis un temps infini ! Je ne sais pas exactement depuis quand, mais moi, il y a un an que je le sais, les femmes s'aperçoivent toujours de ces choses avant leur mari. Et ce n'est pas tout... Il faut que tu saches ce que, tous ces temps-ci, j'ai ardemment souhaité pouvoir te dire... Robert, écoute-moi : je pense que tu es fou de ne pas t'être aperçu de cet amour, de ne pas y avoir répondu... Oui, de ne pas avoir réagi avec passion, avec violence !... Quand on est aimé comme cela, mais, pour Dieu, il faut en jouir, en prendre le meilleur, s'agripper à l'amour... avant qu'il soit trop tard !

OLWEN, *se levant et regardant fixement.* Freda, à présent, je comprends...

FREDA. Qu'est-ce que vous comprenez ?

OLWEN. Vous... Il y a longtemps que j'aurais dû le penser...

ROBERT. Si vous voulez dire que vous comprenez combien Freda tient peu à moi, vous avez raison ! (*Olwen s'assied à gauche.*) Nous n'avons pas été heureux ensemble. Pour une raison ou pour une autre, notre ménage n'a pas marché. Personne ne le sait.

FREDA. Mais si, ils le savent.

ROBERT, *se tournant vers Freda.* Tu leur en as parlé ?

FREDA. Jamais de la vie ! Mais, si par « ils » tu entends les gens que nous connaissons intimement — enfin, notre petite bande — ils n'avaient pas besoin qu'on leur en parle.

ROBERT. Pourtant Olwen vient de dire qu'elle l'a compris aujourd'hui pour la première fois.

OLWEN, *gentiment.* Non... cela, je le savais, Robert. C'est quelque chose d'autre que j'ai...

ROBERT. Quoi donc ?

OLWEN. Je préfère ne pas le dire. (*Elle regarde au dehors.*)

FREDA. Vous faites de la générosité, maintenant. Ce n'est pas la peine, vous savez !... Nous n'en sommes plus là !

OLWEN, *avec détresse.* Non, vous ne comprenez pas !... Je... je ne pourrais pas vous en parler ! Cela a pour moi quelque chose d'horrible !... Et je ne peux pas vous dire pourquoi.

FREDA, *la regardant fixement.* Quelque chose d'horrible ?

OLWEN. Oui, de... de très horrible... Je vous en supplie, n'en parlons plus.

FREDA. Mais, Olwen...

OLWEN. Je regrette d'avoir dit que je l'avais deviné. Cela m'a échappé !... Je vous en prie !

FREDA, *s'assied près de la cheminée.* Maintenant, Olwen, il faut que vous nous parliez de cet argent. Alors vous avez cru tout ce temps que c'était Robert qui...

OLWEN. Il me semblait que ce ne pouvait être que lui.

ROBERT. Mais, si vous croyiez cela, pourquoi n'avez-vous rien dit ?

FREDA. Oh ! Robert !... Tu ne comprends donc rien ?

ROBERT. Tu penses que... qu'elle voulait me protéger ?

FREDA. Naturellement !

ROBERT, *allant à Olwen.* J'étais à mille lieues de tout cela ! (*Il s'éloigne d'Olwen.*) Mais ce qui est incroyable, c'est que, me prenant pour un individu de ce genre, vous ayez continué de tenir assez à moi pour ne parler de rien !

FREDA. Ce n'est pas incroyable du tout !

OLWEN. C'est pour cela que j'ai dit que j'étais torturée...

FREDA. Quand on aime un homme, on l'aime... Il peut faire n'importe quoi, même les choses les plus méprisables, on les lui pardonne, ou bien l'on ne s'en soucie même pas ! En tout cas, il y a des femmes capables de cet amour-là.

ROBERT, *se tournant vers elle.* Je ne te vois pas dans ce rôle, Freda !

FREDA. Vraiment ? Mais il y a tant de choses de moi que tu ne vois pas ! (*A Olwen.*) Mais, Olwen... puisque vous croyiez que Robert avait pris l'argent, vous saviez donc que Donald ne l'avait pas pris ?

OLWEN. Oui. Après en avoir parlé à Donald, ce dernier soir, j'avais acquis la certitude que ce n'était pas lui.

FREDA, *amèrement.* Et pourtant vous nous l'avez laissé croire à tous.

OLWEN. Je sais... Mais cela n'avait pas une telle importance... Cela ne pouvait plus faire de mal à Donald : il n'était plus là pour en souffrir. Et je pensais que... qu'il valait mieux que je me tienne tranquille.

ROBERT. A cause de moi ?

OLWEN. Oui, à cause de vous, Robert.

ROBERT. Mais c'est certainement Donald qui a pris cet argent ?

OLWEN. Non.

ROBERT. Mais si, voyons. C'est pour cela qu'il s'est tué ! Il a eu peur d'être découvert. Il était tellement nerveux, il l'a toujours été. Il n'a pas pu tenir le coup, voilà !

OLWEN. Non, je vous affirme que non ! Il faut que vous me croyiez. Je suis sûre que Donald n'a jamais touché à cet argent !

FREDA. J'avais toujours trouvé étrange qu'il l'eût fait... Ce n'était pas du tout le genre de Donald, cette histoire de chèque, ce petit trafic honteux... Donald pouvait être violent — parfois même assez cruel. Mais de là à se transformer en un petit voleur sournois, rusé... prudent !... Non, ce n'était pas du tout son genre... Et puis, il ne tenait pas à l'argent.

ROBERT. Il en dépensait, pourtant ! Il avait beaucoup de dettes, tu sais.

FREDA. Justement ! Il se fichait complètement d'avoir des dettes. Toi, tu détestes devoir de l'argent. Vous étiez totalement différents...

OLWEN. Oui. C'est pour cela que j'avais cru que peut-être...

ROBERT. Quelle folie ! Moi, je pense que les gens qui ne se soucient pas de l'argent et qui se moquent d'avoir des dettes sont justement ceux qui en soutirent toujours aux autres.

FREDA. Oui, mais pas d'une façon malhonnête, sournoise... C'était tellement peu Donald, cela !

ROBERT, *après une pause, ayant réfléchi.* Je me demande, Olwen... Qu'est-ce qui vous a donné l'idée que c'était moi qui avais pris ce chèque ?

OLWEN. Mais Donald lui-même en était persuadé ! Il me l'a dit.

ROBERT, *stupéfait.* Donald vous a dit cela ?

OLWEN. Oui. C'est même la première chose dont nous ayons parlé !

ROBERT, *se levant.* Donald me croyait coupable! ... Mais il me connaissait pourtant... Pourquoi aurait-il eu cette pensée ?

FREDA. Tu le croyais bien un voleur, toi aussi...

ROBERT. Pour moi, c'est différent : les circonstances étaient particulières et puis... on m'avait averti de quelque chose. (*A ces mots, Olwen se retourne subitement vers lui.*) Oh ! je n'étais sûr de rien ! C'est lorsqu'il s'est tué que ma conviction a été faite.

OLWEN, *avec une agitation grandissante.* Vous dites qu'on vous avait averti de quelque chose ? Mais on avait aussi averti Donald !... En fait, on lui avait assuré que c'était vous qui aviez pris l'argent !

ROBERT, *la regardant fixement.* Mon Dieu !

OLWEN. Et savez-vous qui le lui avait dit ?

ROBERT. Je m'en doute maintenant !

FREDA. Qui cela ?

ROBERT. Stanton, n'est-ce pas ?

OLWEN. Oui. Stanton.

ROBERT. Mais Stanton m'a dit, à moi, que Donald avait pris le chèque !

Ensemble { OLWEN. Mon Dieu...
FREDA. Oh ! mais alors...

ROBERT. Il me l'a presque prouvé ! Il m'a dit qu'il ne voulait pas dénoncer Donald... que nous devions tous rester solidaires, et ainsi de suite !

OLWEN. *Mais...* il a dit aussi tout cela à Donald ! Et Donald ne m'en aurait jamais parlé s'il n'avait pas su que je ne vous dénoncerais pas.

ROBERT. Stanton !...

FREDA, *avec décision.* Alors, c'est Stanton qui a pris le chèque.

OLWEN. Ça en a tout l'air !

FREDA. C'est certain !

ROBERT. Attends... Tâchons d'éclaircir tout cela. Un jour William Slater demande une avance et ton père signe un chèque au porteur de 500 livres, qu'il dépose sur le bureau. Le lendemain, quand Slater se présente, le chèque a disparu. Entre temps, il a été porté et touché à la banque. Comme le chèque a été tiré sur le compte privé de ton père, cette banque n'est pas celle où se traitent habituellement les affaires de la maison et aucun de nous n'y est connu, il n'y a donc que Stanton, Donald et moi qui ayons pu prendre le chèque ? Or — et ceci est capital — les employés de la banque ont décrit l'individu qui a touché le chèque comme étant de l'âge de Donald ou du mien. Et les quelques détails qu'ils ont donnés sur ce type ne peuvent sûrement pas s'appliquer à Stanton.

FREDA. Mais toi, Robert, qu'est-ce qui t'a fait croire que Donald avait pris le chèque ?

ROBERT. Tout nous accusait, Donald et moi, et je savais que moi, je ne l'avais pas pris.

FREDA, *lentement*. Alors, Stanton t'a dit que...

ROBERT. Stanton m'a dit qu'il avait vu Donald sortir du bureau.

OLWEN. Stanton a dit à Donald qu'il *vous* avait vu sortir du bureau.

FREDA, *avec décision*. Donc, c'est Stanton qui a pris l'argent.

ROBERT, *furieux*. Qu'il ait pris l'argent ou non, il nous doit des explications en tout cas. (*Il saisit le téléphone et décroche.*) Je ne m'étonne plus qu'il ait désapprouvé cette discussion et qu'il se soit empressé de filer ! Il avait trop de choses à dissimuler !

OLWEN. Nous avions tous trop de choses à dissimuler.

(*Freda passe derrière Olwen, va au piano et s'assied.*)

ROBERT, *aux deux femmes*. Pour une fois, quitte à en mourir, nous allons faire la lumière complète. Il faut que Stanton s'explique.

FREDA. Tu veux les faire revenir ici ?

ROBERT. Oui... (*Au téléphone.*) Allô ! le 12 à Chantbury ? C'est toi, Gordon ?... Est-ce que Stanton est encore là ? Je voudrais que vous reveniez ici tous les deux... Oui, ça continue... C'est extrêmement important... cela nous concerne tous... Indispensable, oui... Bien, très bien. Venez le plus tôt possible. (*Il repose le téléphone sur la table et annonce :*) Ils reviennent !

(*Le rideau tombe rapidement pendant qu'il prononce la dernière réplique.*)

RIDEAU

ABONNEMENTS

	AVANT-SCÈNE (23 n°s)	THÉATRE AUJOURD'HUI (6 n°s)	RELIURES (23 n°s) AV.-SC.
France et U. F. F. F.	3.300	800	1.500
Etranger F. F.	3.500	950	1.700
Allemagne (Rép. Féd.) D. M.	35	12	17
Autriche (1) Sch.	240	70	110
Belgique (2) F. B.	390	125	150
Brésil (3) Cr.	600	250	370
Canada (4) Doll. C.	8,5	3	4
Danemark (5) Cr.	55	15	26
Espagne Pes.	500	140	240
Etats-Unis Doll.	8,5	3	4

	AVANT-SCÈNE 23 n°s	THÉATRE AUJOURD'HUI (6 n°s)	AV.-SC. RELIURES 23 n°s
Finlande (5) M. F.	3.100	900	1.500
Grande-Bretagne L. St.	3	1	1 1/2
Italie (6) L.	5.700	1.700	3.000
Liban (7) Liv. St.	27	8	14
Norvège (5) Cr.	60	18	30
Portugal (8) Esc.	220	80	135
Suède (5) Cr.	45	15	22
Suisse (9) F. S.	35	12	17
Venezuela (10) Bol.	35	12	17
Yougoslavie (11) Din.	2.500	600	1.200

Pour la France et U. F. : 27, rue St-André-des-Arts, PARIS (6e). C.C.P. Paris 7353.00 ou chèque bancaire ou mandat-poste

REGLEMENTS POUR L'ETRANGER :

(1) Librairie Kosmos, Wollzeile 16 - Vienne 1.
(2) M. H. Van Schendel, 5, rue Brialmont - Bruxelles.
(3) Journal Français du Brésil, avenue Présidente. Antonio Carlos, 58-9, Rio-de-Janeiro.
(4) M. Durand, 1481 rue Mansfield - Montréal.
(5) Librairie Française, Box 5046 - Stockholm 5.
(6) Dr Carlo di Pralormo, 12, via Lambruschini - Turin.
(7) Nadal, Immeuble Dandan, rue de Lyon - Beyrouth.
(8) Lib. Bertrand, 73, rua Garrett - Lisbonne.
(9) M. R. Haefeli, 11, av. Jolimont - Genève.
(10) M. Blot, Apartado 3450 - Caracas.
(11) Centre culturel français, 11, Zmaj Jovina - Belgrade.

Pour les autres pays étrangers, règlement à Paris par chèque bancaire libellé en monnaie nationale sur la base de 180 francs français par numéro ou de 3.500 francs français par abonnement

acte 2

Au lever du rideau, Robert, Freda et Olwen sont exactement dans la position qu'ils occupaient à la fin de l'acte premier.

ROBERT. Ils reviennent.

FREDA. Ils reviennent tous ?

ROBERT. Non, Betty ne vient pas... Elle se couche. (*Il passe à droite d'Olwen, qui est assise sur une des chaises de gauche.*)

OLWEN, *avec un nuance de moquerie.* Prudente petite Betty !

ROBERT. Qu'est-ce que c'est que ce ton, Olwen ? A vous entendre, on croirait que Betty est en train... je ne sais pas... de se dérober adroitement ! Vous savez très bien qu'elle n'est mêlée en rien à cette affaire !

OLWEN. Vraiment ?

ROBERT, *inquiet.* Comment, vous ne le croyez pas ?

FREDA, *avec une nuance de pitié un peu méprisante.* Pauvre Robert ! Regardez-le... Il est en train de se dire : « Ça, c'est vraiment grave ! » ... Ah ! comme nous nous livrons facilement ! Ce qui est étonnant c'est que nous parvenions encore à garder quelques secrets...

ROBERT. Non, mais... Enfin, Olwen, vous n'avez aucune raison de vous moquer ainsi de Betty !... Vous savez très bien qu'il vaut mieux la tenir à l'écart de tout ceci.

OLWEN. Oui. Ne souillons pas son âme jeune et pure !

ROBERT. Mais parfaitement ! Elle est plus jeune que nous, après tout, elle est terriblement impressionable ! Vous avez vu ce qui lui est arrivé, juste avant qu'ils partent : elle n'a littéralement pas pu supporter cette atmosphère...

OLWEN. Mais ce n'était pas...

ROBERT. Vous ne l'aimez pas, Olwen, c'est visible... Elle a pourtant toujours eu beaucoup d'admiration pour vous.

OLWEN. Eh bien, je regrette, Robert, mais je ne peux pas lui rendre son admiration. Je n'admire que sa beauté qui est indéniable... Oh ! je ne la déteste pas... Mais... enfin il m'est impossible d'être aussi navrée pour elle que je le voudrais — ou que je le devrais.

ROBERT, *passant à droite, jusque devant le piano.* Navrée pour elle ?... Quelle raison auriez-vous d'être navrée pour elle ?... Vous dites des choses extravagantes en ce moment, Olwen !

FREDA. Hélas ! non, Robert. Et en tout cas, cette soirée semble bien être celle des conversations extravagantes. Quant à moi, je me trouve placée devant un problème des plus urgents, un de ces problèmes que seules les femmes ont à affronter ! Si l'on oblige un homme à revenir dans votre maison pour le traiter de menteur, de voyou, de lâche et éventuellement de voleur, ne convient-il pas de lui préparer quelques sandwiches ?

ROBERT, *avec fureur.* Des sandwiches ? Ce n'est toujours pas moi qui lui en offrirai !

FREDA. Pas de sincérité, pas de sandwiches. (*Elle se tourne vers le piano et allume la lampe.*) Ah ! comme nous sommes tous mornes, sans Donald ! Et comme il aurait adoré tout cela ! (*Elle s'approche à nouveau de la baie qui est derrière le piano.*) Il aurait inventé, pour s'en confesser, les péchés les plus extraordinaires, les plus invraisemblables... Oh ! ne prenez donc pas cet air désespérément solennel, tous les deux ! Vous ne pourriez pas être un peu plus gais, rien qu'une minute ?

ROBERT, *gravement.* Je crains que ta bonne humeur ne nous fasse défaut, ma chère Freda.

FREDA. Je crois que je suis de cette humeur-là parce que, en dépit de tout, je me sens dans la peau d'une maîtresse de maison qui attend du monde... Alors je ne peux pas m'empêcher de penser à des mots d'esprit et à des sandwiches. (*On entend un coup de sonnette dans le hall.*) Les voilà ! Va leur ouvrir Robert.

(*Dès que les deux femmes sont seules, l'atmosphère change. Elles parlent rapidement, en chuchotant presque.*)

OLWEN. Vous le saviez vraiment depuis longtemps ?

FREDA. Oui, depuis plus d'un an. J'ai souvent eu envie de vous en parler.

OLWEN. Que m'auriez-vous dit ?

FREDA. Je ne sais pas. Quelque chose d'absurde, de très amical !... (*Elle prend les deux mains d'Olwen.*)

OLWEN. Et moi, Freda, je ne vous ai découverte que ce soir. A présent, tout me paraît tellement évident !... Je ne peux pas comprendre comment je ne l'ai pas deviné plus tôt...

FREDA. Moi non plus.

OLWEN. Tout cela est de la folie.

FREDA. Oui. Une folie qui va s'aggravant d'instant en instant. Ça m'est égal d'ailleurs... Et vous ? C'est plutôt un soulagement, je trouve !

OLWEN. Oui, en un sens. Mais c'est assez terrifiant, tout de même. Il me semble que nous roulons dans une voiture dont les freins seraient cassés.

FREDA. Et devant nous il y a des virages et des croisements...

(*On entend les hommes, au dehors. Olwen va à la fenêtre. Freda passe à droite. Stanton entre le premier.*)

STANTON, *entrant.* Je m'excuse, ma chère Freda, mais c'est la faute de Robert. Il nous a obligés à revenir !

FREDA. Il a eu parfaitement raison.

GORDON, *qui est allé droit au canapé et qui s'est allongé.* En tout cas, c'est de l'imprévu !... Voyons, de quoi s'agit-il ?

ROBERT. De cet argent.

GORDON, *avec agacement.* Encore ! Je m'en doutais. Tu ne lui ficheras donc jamais la paix, à ce pauvre Donald ?

ROBERT. Un instant, Gordon. Ce n'est pas Donald qui a pris le chèque.

GORDON, *sautant sur ses pieds*. Quoi, c'est vrai ?... Tu en es sûr ?

FREDA. Oui.

GORDON. Je n'avais pu imaginer une chose pareille ! Cela lui ressemblait si peu !

STANTON, *à Freda et à Robert*. Vous croyez vraiment que Donald n'a pas pris cet argent ? Mais si ce n'est pas lui, qui est-ce ?... Et si ce n'est pas lui, pourquoi s'est-il tué ?

ROBERT, *qui s'est appuyé au piano; très calmement*. Nous n'en savons rien, Stanton. Mais nous pensons que vous allez nous le dire.

STANTON. Vous faites de l'esprit, Robert ?

ROBERT. Je n'y songe pas ! Je ne vous aurais pas demandé de revenir ici pour m'entendre faire de l'esprit. Stanton, vous m'avez bien dit, n'est-ce pas, que vous étiez pratiquement sûr que Donald avait pris ce chèque ?

STANTON. Mais parfaitement ! Et je vous ai expliqué pourquoi je le pensais... D'ailleurs, les événements ont suffisamment prouvé que j'avais raison !

ROBERT. Vraiment ?

STANTON. Voyons...

FREDA, *avec un brusque élan*. Alors pourquoi avez-vous dit à Donald que vous croyiez que Robert était le coupable ?

STANTON, *mal à l'aise*. Ne soyez pas ridicule, Freda. Pourquoi diable aurais-je été dire cela à Donald ?

FREDA. Oui, pourquoi ? C'est justement ce que nous voulons savoir !

STANTON. Mais je ne lui ai pas dit, voyons !

OLWEN, *calmement*. Si, vous le lui avez dit !

STANTON, *à Olwen, avec une sorte de désespoir*. Comment, Olwen, vous aussi, vous êtes mêlée à cette histoire ?

OLWEN. Oui, moi aussi. En mentant à Donald comme vous l'avez fait en lui disant que vous étiez sûr que Robert avait pris le chèque, vous m'avez infligé des heures et des heures de désespoir.

STANTON. Mais ce n'est pas ma faute, Olwen !... Comment pouvais-je prévoir que vous iriez voir Donald et qu'il vous en parlerait ?

OLWEN. Que vous l'ayez pensé ou non n'a pas d'importance : c'était un mensonge, un mensonge abject et bas ! Mon seul désir à présent, c'est de ne plus jamais vous adresser la parole !

STANTON, *complètement désespéré*. J'aurais tout supporté sauf cela. Vous me croyez, n'est-ce pas ?...

(*Il la regarde, mendiant une réponse, mais il n'en reçoit aucune. Olwen se détourne, va à la fenêtre et s'assied.*)

FREDA, *d'une voix froide, caustique*. De toute évidence, nous autres nous ne comptons pas beaucoup. Mais vous nous devez aussi quelques explications.

ROBERT. Pourquoi nous avez-vous montés l'un contre l'autre, Donald et moi ?... Hein ?

FREDA. Il n'y a qu'une explication possible. C'est lui qui a pris le chèque !

GORDON. Bon Dieu ! Vous n'avez pas fait cela ?...

STANTON, *arraché à ses réflexions*. Hein ? Si.

GORDON, *se précipite vers Stanton, furieux. Robert le maîtrise*. Salaud ! Alors vous n'êtes qu'un misérable chien. Je me moque de cet argent ! Mais vous avez laissé Donald porter le poids de cet acte ! Vous avez fait croire à tout le monde qu'il était un voleur !

STANTON, *sarcastique*. Allons, voyons !... vous vous conduisez comme un jeune fou..., comme un hystérique.

ROBERT, *obligeant Gordon à s'asseoir*. Assez, Gordon !

STANTON, *froidement*. Voulez-vous que cet entretien dégénère en match de boxe ?

GORDON, *s'asseyant enfin*. Mais vous avez laissé !...

(*Freda se lève.*)

STANTON. Je n'ai pas laissé Donald « porter le poids de cet acte », comme vous dites... Il n'était d'ailleurs pas homme à porter le poids de quoi que ce soit, vous devriez le savoir ! Il s'est trouvé qu'au beau milieu de toute cette histoire d'argent Donald s'est suicidé. Vous vous êtes tous empressés de conclure que c'était parce qu'il avait pris l'argent et qu'il avait peur d'être découvert... Je vous l'ai laissé croire, voilà tout ! Vous pouviez tout aussi bien penser que c'était pour cela qu'il s'était tué, plutôt que pour autre chose. De toutes façons, Donald n'avait plus rien à voir dans cette affaire, elle ne pouvait plus l'atteindre. D'ailleurs, là où il est, on doit se moquer éperdument de savoir si les gens croient ou ne croient pas que vous avez volé 500 livres !

ROBERT, *remontant jusqu'au niveau de Stanton*. Enfin, délibérément, vous avez essayé de mettre ce vol sur le dos de Donald ou sur le mien !

STANTON. Mais non !... Je n'avais pas la moindre intention de laisser punir quelqu'un à ma place. J'ai seulement voulu gagner du temps... J'avais pris ce chèque parce qu'il me fallait de l'argent rapidement. et que je ne savais pas comment me débrouiller. J'étais certain de pouvoir le rembourser la semaine suivante, certain aussi que, si cela était nécessaire, je pourrais toujours arranger les choses avec le vieux Slater, qui est très sport... Seulement, tout a été découvert, alors il a bien fallu que je gagne du temps moi, et il m'a semblé que c'était le moyen le plus facile.

ROBERT. Mais le chèque... vous n'avez pas pu le toucher vous-même à la banque ?

STANTON. Non. J'ai trouvé quelqu'un pour cela... un type capable de tenir sa langue. C'est par pure coïncidence que ce type s'est trouvé être à peu près du même âge et de la même taille que Donald et vous. Ne croyez pas qu'il y ait eu là un sombre complot, longuement prémédité... Tout a été improvisé, inattendu... et surtout tellement idiot !... (*Il passe à gauche.*)

ROBERT. Pourquoi n'avez-vous jamais avoué ?

STANTON, *se tournant vers lui*. Avoué ?... Pourquoi aurais-je avoué ?

FREDA. Si vous ne comprenez pas pourquoi, nous n'allons pas perdre notre temps à vous l'expliquer. Il existe des choses qui s'appellent l'honnêteté, la décence...

STANTON. Vous êtes sûre ?... Moi, j'en doute fort ! Et je vais vous rappeler quelque chose, Freda, avant que vos jugements deviennent trop définitifs ! Il se trouve — simple hasard — que ce sont *mes* secrets qui ont été découverts. Mais le tour d'un autre — ou d'une autre — pourrait bien venir avant que nous en ayons fini...

ROBERT. Possible ! Mais cela ne nous dit toujours pas pourquoi vous avez gardé le silence.

STANTON. Vraiment ? Le suicide de Donald avait mis un point final à toute l'affaire : personne ne voulait même plus en entendre parler. « Le cher Donald a dû faire coup... chut !... » Tel était le mot d'ordre. Alors ! Oh ! ce n'est pas pour les 500 livres, vous savez. Non. Parce qu'au fond j'aurais mieux aimé les rendre, vous savez. Seulement je savais parfaitement que, si j'avouais, le patron me mettrait à la porte de la boîte en moins de deux minutes... Je n'é-

tais pas un de ses choux-choux, moi, comme vous et Donald ! Il m'avait fallu conquérir ma situation tout seul, en commençant au bas de l'échelle... On ne m'avait pas engagé pour mes titres universitaires, ni pour mes relations mondaines... Si le vieux avait pensé une seconde que j'étais le coupable, il n'aurait pas étouffé l'affaire, je vous en réponds ! Il aurait plutôt appelé la police !... Vous comprenez, j'ai commencé au bureau comme petit employé, moi ! Pas vous. Ça fait toute la différence.

FREDA, *elle remonte au fond, à gauche de Stanton.* Mais, Stanton... il y a maintenant six mois que mon père s'est retiré de la firme.

STANTON. Et après ? Quand votre père s'est retiré, l'affaire était classée, finie, n'est-ce pas ? Pourquoi est-ce que je l'aurais remise sur le rapis, moi, je vous le demande ? On n'en aurait probablement plus jamais reparlé si, ce soir, vous n'aviez pas déclenché ce maudit interrogatoire, cette enquête imbécile... A nous trois, Robert, Gordon et moi, nous faisions marcher la librairie et nous nous entendions parfaitement. Si j'avais avoué, que serait-il arrivé ? Et d'ailleurs, maintenant, où en sommes-nous ? A qui avons-nous fait du bien, avec tout cela ?

FREDA. Pas à vous, c'est certain. Mais à Donald. Et aux gens qui tenaient à Donald.

STANTON. Vous croyez ?

FREDA. Oui !

STANTON. Ne le croyez pas trop !

FREDA. Au moins, nous savons maintenant qu'il n'était pas un sale petit voleur.

STANTON. Oui... c'est même tout ce que vous savez. (*Après un temps.*) Et pourtant, il s'est tué... Pourquoi croyez-vous qu'il se soit tué ? Pour se distraire ? (*Il passe à gauche.*)

FREDA, *indignée.* Stanton !

GORDON, *furieux, se lève et fait un pas en avant.* Vous êtes abject, Stanton !

ROBERT, *allant à Stanton.* Stanton, je vous prie de vous taire !

(*Freda va à la cheminée. Ces trois dernières répliques sont dites presque en même temps.*)

STANTON, *se tournant vers eux.* Pas du tout, vous vouliez la vérité, la voilà ! Moi, je n'avais aucune envie de revenir ici pour être mis sur la sellette. C'est vous qui l'avez voulu. Je dirai exactement ce qu'il me plaira ! (*Freda se tourne vers Stanton.*) Donald s'est tué, et il l'a fait sachant qu'il n'avait pas touché à cet argent. Donc il y a eu autre chose. Quelle chose ?... Vous voyez dans quoi vous vous lancez, à présent ?

(*Gordon s'assied à gauche du piano.*)

FREDA, *froidement.* Dans quoi nous lançons-nous ? Vous parlez comme si vous en saviez sur Donald beaucoup plus long que nous tous !

STANTON. Ce que je sais, c'est qu'il a eu une raison de faire ce qu'il a fait. Du moment que ce n'est pas pour l'argent, c'est pour autre chose. Mais il vaut probablement mieux pour vous de ne pas connaître cette autre chose, de même qu'il eût beaucoup mieux valu pour nous ne pas remuer toutes ces vieilles histoires ?

ROBERT, *pensif, s'avançant.* Il s'est peut-être tué parce qu'il croyait que j'avais pris l'argent ?

STANTON, *sarcastique.* Peut-être que oui... et peut-être que non. (*Robert remonte à droite.*) Si vous croyez Donald capable de s'être tué parce qu'il pensait que vous aviez pris l'argent, c'est que vous connaissiez bien mal votre frère ! Quand je le lui ai dit, il n'a fait qu'en rire... Cela l'amusait ! Il y a des tas de choses qui amusaient ce jeune homme.

OLWEN, *avec lassitude.* C'est vrai... je le sais. Il s'en fichait complètement.

ROBERT, *allant rapidement à Stanton.* Ecoutez-moi... Est-ce que vous savez pourquoi Donald s'est tué, oui ou non ?

STANTON. Non, comment le saurais-je ?

FREDA, *dont la colère monte peu à peu.* Vous parlez comme si vous le saviez !

STANTON. Je peux imaginer certains motifs...

FREDA, *très durement.* Qu'est-ce que vous entendez par là ?

STANTON. Oh ! rien... Je veux dire que c'était un type à faire cela... Il s'était mis dans de mauvais draps, et alors...

ROBERT. Enfin, je ne pense pas que ce soit...

STANTON, *à Robert.* Mais je ne le blâme pas du tout !

FREDA, *furieuse.* Vous ne le blâmez pas ! Mais qui êtes-vous donc pour le blâmer ou ne pas le blâmer ? Vous n'êtes même pas digne de prononcer son nom ! Vous avez accroché à son cou votre immonde petite escroquerie, vous avez essayé d'empoisonner le souvenir que nous gardions de lui, et maintenant que vous êtes découvert, que le nom de Donald se retrouve intact, vous voulez tout recommencer en insinuant que c'était un criminel, un aliéné, je ne sais quoi encore...

ROBERT. C'est vrai ! Moins vous parlerez maintenant, mieux cela vaudra.

STANTON, *dûrement.* Moins *nous* parlerons, mieux cela vaudra ! Vous auriez bien dû penser à cela plus tôt ! Je vous l'ai dit avant que vous commenciez à remuer toute cette boue... Mais comme un fou, vous n'avez pas voulu vous tenir tranquille.

ROBERT. En tout cas, j'aurai réhabilité Donald !

STANTON. Vous n'avez encore réhabilité personne, et si vous aviez une lueur de bon sens, vous vous en rendriez compte. (*Robert remonte vers le piano.*) Enfin, maintenant, les dés sont jetés. Tout ce que vous aviez demandé, vous allez l'obtenir, vous.

FREDA, *toujours furieuse.* Nous demandons avant tout d'être débarrassés de vous ?

GORDON. Vous ne pensez tout de même pas qu'après cela vous allez rester à la librairie ? Non ?

STANTON. Je ne sais pas... et je m'en fiche.

FREDA. Vous ne vous en fichiez pas il y a un an !

STANTON. Non... mais à présent, ça m'est égal, figurez-vous, parce qu'à l'heure qu'il est, la librairie a plus besoin de moi que moi de la librairie.

GORDON, *remontant au fond.* Eh bien, ce sera en tout cas un plaisir d'essayer de se passer de vous ! Vous avez toujours haï Donald !... Je le savais !

STANTON. J'avais mes raisons... Ah ! ce n'est pas comme la famille Whitehouse ! Le père, la fille, le fils, il avait séduit tout le monde, lui...

ROBERT, *allant à Stanton, lentement.* Est-ce qu'il y a une intention quelconque dans ce que vous venez de dire, Stanton ? Sinon, retirez-le, et immédiatement ! Si oui, je vous prie de vous expliquer.

STANTON. Je ne retire rien du tout !

OLWEN, *se levant et venant entre eux.* Stanton, je vous en prie ! Ne continuez pas ! Nous en avons déjà beaucoup trop dit !...

STANTON, *se tournant vers elle.* Je regrette, Olwen. Mais ce n'est pas ma faute !

ROBERT, *froidement.* J'attends vos explications.

FREDA, *se tournant vers eux.* Tu ne vois donc pas que c'est moi qu'il vise ?

ROBERT. Est-ce vrai, Stanton ?

STANTON. Je ne la mets certainement pas hors de cause !

ROBERT. Prenez garde !

STANTON. Il est trop tard pour prendre garde. Pourquoi croyez-vous que Freda ait piqué cette petite crise de colère contre moi ? Il n'y a qu'une raison valable, et je la connais depuis longtemps. Elle était amoureuse de Donald !

(*Freda demeure comme pétrifiée. Olwen va à la fenêtre et s'assied. Robert regarde Freda, puis Stanton, puis de nouveau Freda.*)

ROBERT, *s'approche de Freda.* Est-ce vrai, Freda ? Il faut que je le sache, car, si ce n'est pas vrai, je jette Stanton dehors.

STANTON. Ne parlez pas comme un héros de mélodrame, Robert. Je n'aurais pas dit cela si je n'avais pas su que c'était vrai. Maintenant, qu'elle en convienne ou non, c'est une autre histoire ! Mais, même si elle n'en convient pas, vous ne me « jetterez pas dehors ». J'aime mieux m'en aller par mes propres moyens.

ROBERT. Freda... est-ce vrai ?

FREDA, *à mi-voix.* Oui.

(*Stanton va à la table où se trouvent les rafraîchissements et se verse à boire.*)

ROBERT. C'est cela qui nous a rendus malheureux tout le temps ?

FREDA. Oui.

ROBERT, *qui parle comme s'ils étaient seuls tous les deux.* Quand cela a-t-il commencé ?

FREDA. Il y a très longtemps. Du moins j'ai l'impression qu'il y a très longtemps..., qu'il y a des siècles !

ROBERT. Avant que nous soyons mariés ?

FREDA. Oui. Je pensais que je pourrais... rompre... à ce moment-là. J'ai même rompu pendant... quelque temps. Et puis, cela a recommencé, pire que jamais.

ROBERT. Je regrette que tu ne m'aies rien dit. (*Lui touchant l'épaule.*) Pourquoi n'as-tu rien dit ?

FREDA. Je *voulais* le faire. J'ai essayé des centaines de fois ! Je me répétais sans fin les mots que j'avais préparés... et parfois je me demandais presque si je ne les avais pas prononcés tout haut devant toi.

ROBERT, *d'un ton de regret.* Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? Comment ne l'ai-je pas deviné tout seul ? Cela paraît si évident, à présent ! (*Après un silence.*) Je sais maintenant quand cela a commencé : c'est l'été où nous sommes tous allés à Deal, n'est-ce pas ?

(*Gordon, qui est assis sur le bras du fauteuil, détourne la tête.*)

FREDA. Oui, c'est là que cela a commencé. Au cours de cet été merveilleux... Depuis, plus rien n'a plus jamais été tout à fait vrai.

ROBERT. Donald était rentré seul. Et toi, tu avais dit que tu allais passer quelques jours chez les Hutchinson. C'est ça ?

FREDA. Oui, Donald et moi nous avons passé ces moments-là ensemble. Ce sont les seuls moments que nous ayons réellement vécus à deux. Oh ! pour lui cela n'a pas beaucoup compté. Une sorte d'expérience, c'est tout...

ROBERT. Donald ne tenait pas à toi ?

FREDA. Non... pas vraiment. S'il avait tenu à moi, tout aurait été tellement simple !... C'est pour cela que je ne te l'ai jamais dit. J'avais pensé... espéré que lorsque nous serions mariés, cela... cela changerait. Ce n'était pas loyal vis-à-vis de toi, je le sais ! Mais je pensais que tout irait bien, que nous serions heureux : Donald aussi le pensait. Seulement, c'était impossible. C'était sans espoir... Tu ne sais pas à quel point c'était sans espoir, pour moi.

ROBERT. Mais pourquoi Donald ne m'en a-t-il rien dit, lui ? Il savait combien j'étais malheureux.

FREDA. C'était impossible. D'abord, il avait une peur de toi !

ROBERT. Donald, peur de moi ? Quelle folie ! Il n'avait peur de personne, et sûrement pas de moi !

OLWEN. Si, Robert, il avait peur. C'était même étrange...

GORDON. C'est vrai, Robert. Il m'a dit que, lorsque tu étais vraiment en colère, rien ne pouvait t'arrêter.

ROBERT, *pensif.* C'est curieux ! Je n'ai jamais eu conscience de ce sentiment chez Donald. Et c'est lui qui s'est... Je me demande pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a eu ? (*A Freda.*) Cela ne peut pas être à cause de toi ?

FREDA, *se cache la tête dans ses mains.* Non, non... (*S'abandonnant complètement.*) Il ne m'aimait pas. (*Elle se laisse tomber dans le fauteuil de gauche.*)

OLWEN, *allant à Freda.* Freda... Freda, voyons !

(*Robert remonte au fond.*)

STANTON, *tandis qu'Olwen réconforte Freda.* Eh bien, Robert, voilà où nous en sommes ! En une soirée, c'est du beau travail !

ROBERT. Je ne regrette rien ! Je suis content que tout soit mis au grand jour. Mon seul regret, devant Dieu, c'est de ne pas avoir su plus tôt !... C'est tout.

STANTON. — Qu'est-ce que cela aurait changé ? Vous n'auriez rien pu faire ?

ROBERT, *avançant lentement jusque devant le piano.* D'abord, j'aurais su la vérité. Et puis... je ne sais pas, on aurait peut-être pu tenter quelque chose. Je ne les aurais pas empêchés d'être heureux.

STANTON. Mais ce n'est pas vous qui les empêchiez d'être heureux, mon vieux...

GORDON, *brusquement.* Non. L'obstacle, c'était Donald lui-même. Tu comprends ?... Il « n'y tenait pas », comme dit Freda. (*A Freda.*) Je le savais, il m'en avait parlé.

ROBERT, *incrédule, se tournant vers lui.* Il t'en avait parlé ?

GORDON. Oui.

ROBERT. A *toi*... au frère de Freda ?

FREDA, *écartant Olwen.* Je ne te crois pas, Gordon.

GORDON, *avec chaleur.* Pourquoi est-ce que je mentirais ? Oui, Donald m'en avait parlé. Il me disait toujours tout.

FREDA, *allant à Gordon.* Lui ? Il trouvait que tu étais un petit raseur.

GORDON. Ce n'est pas vrai !

FREDA. Si, c'est vrai ! Il me l'a dit, tiens, justement ce dernier samedi, quand je lui ai apporté la boîte à cigarettes. (*Olwen va à la cheminée.*) Il m'a dit que tu avais passé la nuit précédente au cottage et qu'il avait eu toutes les peines du monde à se débarrasser de toi !

GORDON. Freda, tu es en train d'inventer tout cela, d'inventer chacune de ces phrases, je le sais ! Jamais Donald n'aurait dit cela de moi ! Il savait combien je l'aimais... Et à sa manière il m'aimait aussi !

FREDA. Lui ? Pas du tout !

GORDON. Tu dis cela uniquement parce que tu es jalouse... Tu as toujours été jalouse de l'affection que me portait Donald.

FREDA. Gordon, c'est un ignoble mensonge !

GORDON. — Non !

FREDA. Si ! Il m'a dit, en propres termes, à quel point il était fatigué de toi, de toi qui ne cessais de l'obséder de ta tendresse que pour piquer des crises de nerfs... Maintenant, je comprends ce qu'il voulait dire ! Ce soir, chaque fois que le nom de Donald a été prononcé, tu étais hors de toi. De quoi veux-tu me persuader, en ce moment ?... Pour qui veux-tu que je te prenne ?

ROBERT, *violemment.* — Tu es folle, Freda !

GORDON, *se tourne vers Robert, et d'une voix pleine de rage.* C'est de la jalousie, rien que de la jalousie !... Si Donald avait trouvé que j'étais un raseur, il n'aurait pas continué de m'inviter au cottage ! (*Se tournant vers Freda.*) C'est de toi qu'il était fatigué! de toi qui le tourmentais et l'importunais sans cesse. Il n'aimait pas les femmes, elles le dégoûtaient ! Il me l'a dit. Il voulait que je te le dise pour que tu lui fiches la paix !

FREDA, *furieuse, passe à gauche.* C'est toi qui me dégoûtes !...

GORDON. Tiens, laisse-moi seulement te...

OLWEN, *écartant Gordon de Freda.* Assez ! assez ! Taisez-vous tous les deux !

STANTON, *durement.* Laissez-les ! Qu'ils en finissent, à présent qu'ils ont commencé.

(*Il va s'asseoir près du feu. Olwen passe à gauche de la cheminée.*)

GORDON, *à Freda.* Et j'allais te le dire, d'ailleurs ! Seulement... seulement, il s'est tué !

FREDA. Je ne te crois pas ! Donald n'a pas fait ça.

GORDON, *tout près d'elle.* Vraiment ? Qu'est-ce qu'il t'a donc dit, cet après-midi-là, quand tu lui as apporté la boîte à cigarettes ? ?

FREDA. Mais je n'en sais rien ! Quelle importance ? Tu es là, en train d'inventer ces mensonges abominables...

ROBERT, *venant entre Gordon et Freda, durement.* Ecoutez-moi un peu ! Vous avez l'air de deux fous, là, à vous insulter par-dessus un cadavre ! (*Freda, en larmes, tombe sur le canapé.*) Toi, Freda, je te comprends et j'ai de la peine pour toi. Mais, pour l'amour de Dieu, maintenant, arrête-toi : je ne peux plus supporter cela. Quant à toi, Gordon, il faut que tu sois ivre...

GORDON, *avec humeur.* Je ne suis pas plus ivre que toi. (*Il remonte au fond.*)

ROBERT. Alors, tiens-toi convenablement. Tu n'es pas un enfant. (*Passant devant le piano.*) Je sais que tu avais de l'affection pour Donald...

GORDON, *se tournant vers Robert, avec feu, avec un méprisant orgueil.* De l'affection ? Tu me fais rire avec ton « affection ! » Tu parles comme un crétin ! Donald est le seul être au monde que j'aie aimé vraiment. Je ne pouvais pas m'en empêcher : c'était comme cela. J'aurais fait n'importe quoi pour lui... 500 livres !... Grands dieux, j'aurais bien volé 1.000 livres si Donald me l'avait demandé !... C'est l'être le plus merveilleux que j'aie jamais connu. Par moments j'essayais de le haïr... Il me faisait quelquefois une vie d'enfer. Mais cela n'avait pas d'importance. C'était Donald, et j'aimais mieux être avec lui, même quand il me faisait souffrir, plutôt que d'être avec n'importe qui d'autre... (*Il se passe les mains sur la figure.*) Je suis comme Freda : depuis qu'il est mort, je n'ai plus vraiment goût à rien. J'essaie de tuer le temps... Au fond, Donald n'amait pas du tout les femmes... Il essayait de s'amuser avec elles, mais, en réalité, elles ne lui inspiraient que de la méfiance et de la répulsion. Il me l'a dit. Donald me disait tout ! Et c'est la plus belle chose que j'aie jamais eue... Maintenant, vous pouvez m'appeler de tous les noms qu'il vous plaira, je m'en moque ! (*Il s'assied sur le bras du fauteuil de droite. Avec nervosité, il sort un étui à cigarettes de sa poche, prend une cigarette et l'allume, sans que ses mains cessent de trembler. Il y a un silence. Il jette sur les autres un regard de défi.*)

ROBERT. Mais alors... et Betty ?...

GORDON. Laisse donc Betty tranquille ! Elle n'a rien à voir là-dedans.

ROBERT. Je ne peux pas m'empêcher de penser à elle ..

GORDON. Eh bien, ne te donne pas cette peine. Elle sait très bien s'occuper d'elle-même, tu sais !

ROBERT. Elle ?... C'est justement ce dont elle est incapable... Tu aurais vraiment pu t'en apercevoir !

GORDON. Fiche-moi la paix... je connais Betty mieux que toi, non ?

ROBERT. — Tu connais tout le monde mieux que tout le monde, il paraît ?

GORDON, *frottant une allumette.* Comme tu vois !... Ce n'est pas ma faute si Donald m'aimait mieux que toi !

FREDA. Qu'est-ce que tu en sais ?

(*Gordon allume sa cigarette.*)

OLWEN, *passant à gauche de Gordon.* Oh ! assez ! tous les deux ! Vous ne comprenez donc pas que Donald faisait le mal pour s'amuser, pour le plaisir!

GORDON, *avec humeur.* Ce n'est pas vrai ! Il n'était pas comme cela !

STANTON, *ironique.* Mais non... C'était l'homme le plus simple, le plus paisible, le plus sincère...

FREDA, *avec feu.* Personne ne prétend qu'il était tout cela ! Mais en tout cas il n'a pas volé d'argent, et il n'a pas non plus essayé de faire accuser d'autres gens pour une action commise par lui !

STANTON. Nous pourrions tous nous mettre à parler sur ce ton, ma chère Freda... Nous avons tous notre petit paquet à nous jeter réciproquement à la figure. Rien n'est plus facile. Mais je propose d'y renoncer.

OLWEN. Vous avez raison, Stanton. Comment Freda et Gordon ne comprennent-ils pas qu'il est absurde de se quereller pour ce que Donald a dit ou n'a pas dit. (*Gordon se laisse tomber dans un fauteuil.*) Il était malfaisant de naissance et cruel comme un chat. C'est pour cela que je le détestais tellement !

ROBERT, *passant au centre.* Que vous le détestiez ?

OLWEN. Oui. Pardonnez-moi, Robert... mais je n'aimais pas votre frère. Je le haïssais !

STANTON. Je l'avais remarqué. Vous aviez bien raison, Olwen. Je crains que vous n'ayez souvent raison !

OLWEN. Oh ! non...

STANTON. J'aurais grande confiance dans votre jugement, moi.

ROBERT. Moi aussi, dans le cas actuel.

OLWEN, *secouant la tête, lentement.* Non, non...

STANTON. D'ailleurs, vous êtes la seule qui sortirez intacte de tout ceci...

OLWEN, *avec un peu d'embarras et un peu d'inquiétude.* Ce n'est pas vrai !

(*Elle se détourne vers la gauche. Robert va à la table de droite et se verse à boire.*)

GORDON, *rectifiant sa position dans le fauteuil, s'assied correctement.* Comment ?... Mais c'est Olwen qui a déclenché toute l'histoire, avec cette maudite boîte à cigarettes.

STANTON. Oh ! ça ce n'est rien... je l'avais toujours su.

OLWEN, *le dévisageant.* Vous aviez su quoi ?

STANTON. Que ce fameux samedi vous aviez été voir Donald.

OLWEN, *inquiète.* Vous... vous le saviez ?

STANTON. Oui.

OLWEN. Mais comment... ? Je ne comprends pas !

STANTON. Je l'ai su parce que moi, ce week-end-là, je l'ai passé à mon cottage. Vous vous souvenez de ce garage qui est au carrefour où la route bifurque ? Vous vous y êtes arrêtée, dans la soirée, pour prendre de l'essence.

OLWEN, *rappelant ses souvenirs.* Oui... oui, en effet.

STANTON. C'est le mécanicien qui me l'a dit, et il a ajouté que vous aviez pris la route de Green Park. J'étais donc certain que vous aviez été voir Donald, parce que par ce chemin-là, vous ne pouviez pas aller ailleurs... Vous voyez comme c'est simple !

OLWEN, *qui regarde Stanton fixement.* Alors... vous l'avez su pendant tout ce temps ?

STANTON. Eh oui.

ROBERT, *accoudé au piano, avec amertume.* Je suppose qu'il est inutile de vous demander pourquoi vous ne l'avez jamais dit ?

STANTON. Parfaitement inutile. Plus de confessionnal pour moi ce soir. J'ai payé ma part, permettez !

GORDON. Eh bien, je regrette de ne pas en avoir su davantage, voilà tout ! Dire que c'est moi qu'on a traîné dans cette immonde enquête !... « Est-ce que vous saviez ceci ? Est-ce que vous saviez cela ? »... Ah ! là là !... Et pendant tout ce temps je n'étais pas du tout la dernière personne à qui Donald avait parlé ! Il y avait Freda, qui était allée le voir dans l'après-midi... Et il y avait Olwen, qui, elle, selon toutes les apparences, devait être présente ce fameux soir, au moment précis où...

STANTON. Ne dites pas de bêtises !

GORDON. Quelles bêtises ?... (*Montrant Olwen qui est tournée vers la fenêtre.*) Nous ne savons pas, après tout !... Qu'est-ce qu'elle faisait là, Olwen ?

ROBERT, *passant à droite de Gordon.* Elle nous l'a dit. Elle était allée voir Donald pour lui parler de cet argent.

GORDON. Eh bien, et après ?... Et ensuite ?

STANTON. Que voulez-vous dire ?

FREDA. Il veut dire — du moins je le suppose — que jusqu'ici Olwen a fort peu parlé. Nous savons qu'elle est allée trouver Donald pour lui parler de la disparition de ce chèque... Nous savons que Donald croyait que c'était Robert qui l'avait pris et qu'Olwen l'a cru aussi. Mais c'est tout ce que nous savons.

GORDON. Oui. Nous ignorons combien de temps elle est restée là-bas, ce que Donald lui a dit, et tout !... Ah ! heureusement que ce n'est pas Olwen que l'on a convoquée devant le juge d'instruction. Il aurait mis du temps à en tirer quelque chose !

(*Olwen fait un pas vers la fenêtre. Gordon se tourne vers elle.*)

Je trouve que c'est à elle, maintenant, de nous faire quelques confidences.

STANTON. En tout cas, il n'y a aucune raison de prendre ce ton vindicatif, Gordon !

(*Olwen, qui vient de regarder par la fenêtre, en écartant un peu le rideau, a un brusque mouvement de recul et pousse un léger cri.*)

ROBERT *et* STANTON, *ensemble.* Qu'y-a-t-il.

(*Robert passe à droite de la fenêtre et regarde au dehors. Freda se lève et se tourne vers la fenêtre. Stanton ne bouge pas. Gordon se lève et passe à gauche d'Olwen. Freda passe à gauche de la fenêtre.*)

ROBERT, *qui regarde toujours au dehors.* Mais il n'y a rien !

OLWEN. Non, plus maintenant... Mais je jure qu'il y avait quelqu'un ! On nous écoutait.

STANTON, *qui est resté assis ricanant.* Eh bien, on ne pouvait choisir un meilleur moment !

ROBERT. Il n'y a personne.

GORDON. Tant mieux, mon Dieu !

(*Pendant que, lentement, ils reviennent tous vers le milieu de la scène, on entend au loin plusieurs coups de sonnette très brefs qui viennent de la grille d'entrée. Ils s'immobilisent tous et se regardent les uns les autres, avec surprise et consternation.*)

ROBERT. Qui cela peut-il être ?

FREDA. Je n'en ai pas la moindre idée ! Tu ferais mieux d'aller voir !

ROBERT. Oui, naturellement. Mais... enfin, il faut que personne ne nous dérange en ce moment !

FREDA. Va tout de même voir qui c'est !

(*On sonne de nouveau et Robert sort. Pendant son absence, personne ne prononce une parole. Tous les visages sont tendus. Freda s'avance jusqu'à la baie qui est derrière le piano. Olwen est debout dans la fenêtre. On entend alors, au dehors, les voix de Robert et de Betty. Gordon s'avance rapidement vers la porte.*)

BETTY. Vous êtes tous en train de parler de moi.

ROBERT. Mais non, je vous affirme que non. Votre nom n'a même pas été prononcé.

BETTY, *au dehors.* Je le sais, je l'ai senti !... C'est pour cela que je suis revenue.

GORDON. Mais c'est Betty... qu'est-ce qui se passe ?

ROBERT. Puisque je vous affirme que non.

(*Robert ouvre la porte et fait passer Betty devant lui.*)

BETTY, *dès l'entrée.* Vous êtes tous en train de parler de moi ! (*Elle les regarde à la ronde.*) J'en suis certaine... certaine ! Je voulais me coucher, j'ai commencé à me déshabiller... et puis je n'ai pas pu ! Je savais que vous parliez de moi, tous ! Je n'ai pas pu le supporter. Il a fallu que je revienne !

(*Stanton se lève.*)

FREDA, *froidement.* Eh bien, tu te trompais. Pour tout dire, tu es même la seule personne dont nous n'avons pas parlé.

BETTY, *elle regarde Gordon, puis Stanton, puis Robert* C'est vrai ?

ROBERT. Mais oui, naturellement !

(*Les autres secouent la tête affirmativement.*)

OLWEN, *désignant Betty.* C'est vous qui étiez dans le jardin, à l'instant, n'est-ce pas, Betty ? Oui, là, de l'autre côté de la fenêtre, en train de nous écouter ?

BETTY, *confuse, s'avance un peu. Elle enlève son manteau et le jette sur un meuble.* Je n'écoutais pas... J'essayais seulement de... de jeter un coup d'œil, de voir qui était ici, au juste, et... quelles têtes vous faisiez. Vous comprenez, j'étais convaincue que vous étiez tous en train de parler de moi ! Oh ! quand je suis partie, c'était vraiment pour aller me coucher... j'étais très fatiguée, mais beaucoup trop

énervée pour pouvoir dormir. Alors... (*Elle se laisse tomber dans un fauteuil.*)

ROBERT, *s'approchant de Betty et se penchant vers elle.* On n'a même pas prononcé votre nom ! D'ailleurs, nous tenions tous beaucoup à ne vous mêler en rien à cette affaire, qui est on ne peut plus désagréable !...

FREDA, *ironiquement.* Oui... mais enfin, étant donné que Betty a choisi son époux dans une des familles qui sont en cause, je trouve qu'il n'y a aucune raison pour que nous la protégions avec tant de soins contre la triste vérité !

ROBERT, *se tournant vers Freda, avec emportement.* Ah ! tais-toi, Freda !

FREDA. Mais non, pourquoi ? (*A Olwen.*) Je pensais bien qu'un Robert tout nouveau allait nous apparaître !

ROBERT, *allant à Freda.* Après ce que tu nous as dit ce soir, cela ne doit pas te faire grand-chose !

FREDA. Non, peut-être pas. Mais je n'ai pas cessé d'aimer que l'on se tienne convenablement, enfin, avec un minimum de décence !

ROBERT. Alors, donne-nous l'exemple ! (*Il passe derrière le fauteuil de Betty.*)

GORDON, *allant au piano.* Oh ! assez, vous deux !

BETTY. Mais alors... alors, de quoi avez-vous parlé ?

GORDON, *un petit pas vers Betty.* D'abord de cet argent.

BETTY. Tu veux dire... de l'argent qu'avait pris Donald ?

GORDON. Donald ne l'a pas pris. Non ! C'est Stanton qui l'a pris. Il a tout avoué.

BETTY, *avec une surprise un peu excessive.* Avoué ?... Stanton ?... Oh ! mais certainement... c'est impossible !

STANTON, *se lève et passe à gauche de la table.* Oui, cela paraît invraisemblable, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est vrai ! Je suis désolé de descendre si brusquement dans votre estime, ma chère... mais puisque, cette nuit, tout le monde dit la vérité, il a bien fallu que j'avoue que j'avais pris ces 500 livres ! C'est épouvantable, hein ?

(*Il regarde Betty avec insistance et elle, mal à l'aise, évite son regard. Robert les dévisage, l'un après l'autre.*)

ROBERT, *qui s'approche de Stanton.* Stanton ? Que voulez-vous dire ?

STANTON. Ce que j'ai dit. Rien de plus

ROBERT. Pourquoi parlez-vous à Betty sur ce ton ?

STANTON. Mon Dieu, je sais que Betty n'avait pas de moi une très haute opinion, alors, je trouve superflu qu'elle prenne cet air scandalisé !

ROBERT, *lentement.* Je ne vous comprends pas très bien.

FREDA, *sarcastique.* Evidemment !

BETTY, *intervenant rapidement.* Mais si Donald n'a pas pris cet argent, alors pourquoi... pourquoi s'est-il tué ?

GORDON. C'est ce que nous voudrions savoir ! (*Olwen passe à droite de la fenêtre.*) C'est Olwen qui l'a vu en dernier, ce fameux soir, et elle est sûre qu'il n'avait pas pris l'argent. Seulement, elle ne dit rien de plus.

OLWEN. J'ai dit qu'il croyait Robert coupable. (*Elle s'assied devant la fenêtre.*)

ROBERT, *passant devant le canapé.* Oui... Et, dans l'état où il était à ce moment-là, cela a suffi pour détruire son équilibre.

GORDON. C'est vrai.

ROBERT, *de plus en plus exalté.* Lui qui avait une telle confiance en moi ! J'étais une des seules personnes pour qui il eut du respect. Alors, quand on lui a dit que j'avais volé ce chèque, il a eu l'impression qu'il n'y avait plus un être au monde en qui il pût avoir confiance, que même moi, je l'abandonnais... Il a dû retourner cela dans sa tête, jour et nuit. Il était comme cela.

OLWEN. Je ne le crois pas, Robert.

ROBERT, *se tournant vers Olwen.* Il s'en sera caché devant vous, Olwen, naturellement. Oh ! Quel misérable j'ai été !

GORDON. Pourquoi ?

ROBERT. J'aurais dû tout de suite aller trouver Donald pour lui parler de ce que Stanton m'avait dit.

GORDON. Si ce que tu supposes est vrai, alors c'est Stanton qui est responsable de tout !

FREDA. Oui.

(*Olwen se lève ; elle va et vient devant la fenêtre.*)

STANTON. Vous êtes fous, voyons !

FREDA. Enfin, vous ne voyez donc pas ce que vous avez fait ?

STANTON. Non, car je ne crois pas un mot de ce que vous venez de dire.

GORDON. Evidemment, vous préférez ne pas le croire !

STANTON. Oh ! assez d'imbécillités ! Vous ne comprenez donc pas que Donald avait ses raisons ?

ROBERT. Non. Ce qui a conduit mon frère au suicide, c'est ma stupidité, et ce sont vos maudits mensonges, Stanton !

BETTY, *qui éclate en sanglots.* O-oh !!!

ROBERT, *allant à Betty.* Vous me faites tant de peine, Betty, mais vous comprenez, il faut tout tirer au clair une bonne fois...

STANTON, *à Robert.* Aucun de vous n'est en état d'éclaircir quoi que ce soit !

ROBERT, *allant à Stanton.* Ecoutez-moi, Stanton...

STANTON. Oh ! assez, mon vieux !

GORDON, *passant à gauche du canapé.* Vous devez nous répondre !

ROBERT. Je ne vous pardonnerai jamais ce que vous avez dit à Donald.

STANTON. Vous avez tout compris de travers.

GORDON. Pas du tout... Espèce de salaud, de menteur... (*Il lève la main pour frapper Stanton.*)

STANTON, *le repoussant.* Ah ! vous, foutez-moi la paix !

GORDON, *le menaçant à nouveau, et hurlant.* C'est votre faute, si Donald s'est tué !

OLWEN. Un instant, Gordon. (*Ils se retournent tous, et tous les regards se braquent sur Olwen.*) Donald ne s'est pas tué. C'est moi qui l'ai tué !

(*Le rideau tombe rapidement.*)

RIDEAU

acte 3

Au lever du rideau, tous les personnages sont exactement dans la position qu'ils occupaient à la fin de l'acte II.

ROBERT, *allant à Olwen.* C'est absurde, Olwen... Vous ne pouvez pas avoir tué Donald...

GORDON, *à Olwen.* Si c'est une plaisanterie, elle n'est pas drôle.

OLWEN. Plût au ciel que ce fût une plaisanterie !

(*Brusquement elle s'assied et enfouit son visage dans ses mains.*)

GORDON. Olwen...

STANTON, *secouant la tête.* Elle sait très bien ce qu'elle dit.

BETTY, *dans un murmure.* Mais... elle ne peut tout de même pas prétendre que... qu'elle l'a assassiné... Dites ?...

(*Elle interroge Freda, dont les regards sont intensément fixés sur Olwen. Freda secoue simplement la tête, sans que ses yeux se détournent d'Olwen.*)

STANTON. Mon petit, il vaudrait mieux nous raconter exactement ce qui s'est passé, si vous en avez le courage ! (*Olwen lève les yeux vers Stanton, puis incline la tête en signe d'assentiment.*) Qu'est-ce qui est arrivé ? Un accident, n'est-ce pas ?

OLWEN, *à voix basse, avec effort.* Oui, c'est ça... un accident. Je vais tout vous dire, seulement, il me sera impossible d'entrer dans les détails. Ils sont trop horribles... trop lamentables. Mais je jure de dire la vérité tout entière, de ne plus rien vous cacher. C'était pour lui parler de l'argent volé que je suis allée voir Donald. Je ne l'aimais pas et il le savait, mais il savait aussi quels étaient mes sentiments pour Robert... et c'était son frère après tout. Donald était convaincu que Robert avait pris le chèque et cela ne le tourmentait pas le moins du monde. Il trouvait même très drôle que ce frère, modèle de toutes les vertus, fût un voleur !

FREDA, *d'une voix basse, amère.* Cela ne m'étonne pas. Je sais que Donald était comme cela, certains jours... et en particulier ce jour-là !

OLWEN. Moi, je ne l'avais jamais vu dans un état pareil. Vraiment, il n'avait plus son bon sens.

ROBERT, *choqué.* Olwen !

OLWEN, *très doucement.* Pardon... (*Posant sa main sur le bras de Robert.*) Ecoutez, Robert, j'aurais voulu que vous l'ignoriez toujours, mais maintenant il n'est plus possible de vous le cacher : Donald se droguait.

ROBERT. Vous voulez dire qu'il prenait des stupéfiants ?

OLWEN. Oui. Il était complètement intoxiqué.

ROBERT. Vous en êtes sûre ?

GORDON. C'est vrai, Robert, Tu te souviens comme il était agité au moment de son voyage à Zurich ?

STANTON. Oui... Moi, je me souviens !

GORDON. Eh bien, c'est un type rencontré là-bas qui lui en a fait prendre.

FREDA. Mais est-ce que Donald ...?

GORDON. Il s'est mis à en prendre de plus en plus ! Oh ! ce n'était pas un de ces intoxiqués finis, comme on en décrit quelquefois dans les romans, non... mais, enfin, il était dans un triste état.

STANTON. Et vous n'avez pas essayé de l'empêcher de...

GORDON. Si, bien sûr... mais il se moquait de moi. Je ne le blâme pas, d'ailleurs... Personne parmi vous ne peut comprendre ce qu'était la vie pour Donald. Il était tellement sensible, tellement nerveux... Ces êtres-là ne sont faits que pour le bonheur, la jouissance...

STANTON. Nous sommes tous faits pour le bonheur... Donald n'était pas une exception !

ROBERT. Non, bien sûr... Mais je comprends ce que veut dire Gordon.

FREDA. Tous ceux qui ont connu Donald le comprennent. Ou bien il était gai — et alors il était plus gai, plus exubérant que n'importe qui au monde — ou bien il était affreusement malheureux et misérable.

BETTY, *dans un élan spontané.* Mais, moi aussi, je suis comme cela... Et tout le monde, d'ailleurs, excepté les vieilles gens et les momies.

ROBERT, *pensif.* Et alors, Olwen, cette drogue ?

OLWEN. Il en a pris pendant que j'étais là, et cela a eu sur lui un effet horrible. (*Elle s'interrompt.*)

ROBERT. Et alors... qu'est-il arrivé ?

OLWEN, *qui essaie de contenir son émotion.* Donald connaissait mon antipathie pour lui, mais, au fond, il était persuadé de me plaire physiquement... Il était d'une fatuité inouïe : il s'imaginait que tout être jeune, homme ou femme, devait obligatoirement mourir d'amour pour lui.

FREDA, *à voix basse.* C'est vrai.

OLWEN. Alors... alors, il a commencé à se moquer de moi. Dans son esprit — du moins il l'affirmait — je n'étais qu'une fille prétentieuse, aux instincts refoulés et qui n'avait jamais aimé, jamais souffert. Enfin, des choses absurdes... Ensuite il a prétendu que ma répugnance pour lui n'était qu'une preuve de la secrète fascination qu'il exerçait sur moi et que j'essayais de réprimer... et que tous ces refoulements me faisaient beaucoup de mal, qu'il n'était pas possible que je continue de vivre ainsi. J'aurais dû partir, le laisser... mais il me faisait pitié, car vraiment il était malade, malade de corps et d'esprit... et je pensais qu'il était peut-être en mon

pouvoir de le calmer. (*Elle se lève.*) J'ai essayé de le faire taire. J'ai même essayé de le prendre à la blague, de me moquer de lui. Alors il s'est approché de moi et il a voulu m'obliger à me déshabiller... Freda, je suis au désespoir, je sais combien tout cela doit vous faire de la peine... Alors, j'ai voulu partir, me sauver... mais il était entre moi et la porte. Il tenait un revolver dans sa main, et il déclamait je ne sais quoi sur le danger, la terreur et l'amour. Il ne m'a pas menacée de son arme, il ne l'a pas non plus braquée sur moi. Non, il la brandissait simplement, pour s'amuser, pour me faire peur. Je ne croyais même pas que le revolver fût chargé. Mais à ce moment-là j'étais à bout. Je l'ai sommé de me laisser passer. Il a refusé ; j'ai essayé de l'écarter et de gagner la porte. Alors, nous nous sommes battus... (*On la sent en détresse et ses paroles sont un peu incohérentes.*) Il a tenté de déchirer ma robe... Enfin, cela a été une vraie lutte... Une lutte horrible. (*Pour illustrer son récit, elle saisit son propre poignet et le fait tourner lentement.*) Mais j'étais aussi forte que lui. J'ai agrippé la main qui tenait le revolver... J'ai détourné le revolver contre Donald. Sans doute, son doigt était-il sur la gâchette... ou bien lui ai-je, moi-même, imprimé une secousse... Le coup est parti. (*Elle se laisse tomber sur le tabouret.*) Oh ! c'est affreux... j'ai tellement essayé d'oublier. (*Reprenant :*) Quand j'ai réalisé ce qui était arrivé, que Donald était mort, je me suis précipitée dehors. Je suis montée dans ma voiture, et je suis restée là, sans bouger, pendant je ne sais combien de temps. Il n'y avait pas une âme, pas un bruit. J'étais là, assise dans cette voiture, tremblant de tous mes membres, et dans la maison tout était si calme... si horriblement calme ! Ah ! (*Elle enfouit son visage dans ses mains et sanglote silencieusement.*)

BETTY, *dans un murmure, détournant la tête.* Mon Dieu !

STANTON, *avec décision.* Nous ne révélerons jamais un mot de tout ceci... jamais, à personne. Nous allons tous en prendre l'engagement à l'instant même.

(*Ils approuvent tous d'un murmure ou d'un signe de tête.*)

STANTON. Olwen n'a rien à se reprocher.

GORDON, *amèrement.* Malheureusement, Stanton, tout le monde n'a pas votre beau flegme ni votre magnifique indifférence !

STANTON. Je ne me sens ni flegmatique ni indifférent, je vous le jure... Simplement, je suis moins surpris que vous. J'avais deviné depuis longtemps qu'il était arrivé quelque chose de ce genre.

ROBERT, *qui s'assied à gauche du canapé, en face d'Olwen.* Pourtant, le suicide était tellement évident que personne n'a même eu l'idée de suggérer autre chose, même sachant qu'Olwen était au cottage, je ne comprends pas comment vous avez deviné, vous ?

STANTON. Vous pensez bien que j'avais une raison... En arrivant au cottage de Donald le lendemain matin, j'ai remarqué, sur le plancher, quelque chose qui avait échappé à la police... quelque chose que j'ai ramassé pendant qu'on ne me regardait pas et que, depuis, j'ai toujours gardé dans mon portefeuille. (*Il tire son portefeuille et en sort un petit morceau de soie imprimée.*) Il se trouve que je suis assez observateur...

OLWEN, *se levant et allant à lui.* Montrez... (*Elle examine le morceau de soie.*) C'est un morceau de la robe que je portais ce soir-là. Il a dû être arraché dans la lutte... (*Un temps.*) Alors, c'est comme cela que vous avez su ?...

STANTON, *il va à la cheminée et jette le morceau d'étoffe dans le feu.* Oui, c'est comme cela que j'ai su. (*Il revient à sa place.*)

OLWEN. Pourquoi n'avez-vous rien dit ?

GORDON, *amèrement.* Cela, c'est facile à comprendre : il n'a rien dit parce qu'il voulait laisser croire que Donald s'était tué. Le suicide, c'était la preuve que Donald avait pris l'argent !

ROBERT, *avec lassitude.* Oui. En tout cas, cela concorde parfaitement avec ce que Stanton nous a dit ce soir.

STANTON. Eh bien, non... Il se trouve que j'avais un motif beaucoup plus important. J'étais sûr que, si Olwen était mêlée à la mort de Donald, c'est qu'il avait dû arriver quelque chose... Quelque chose comme ce qu'elle vient de nous raconter... et qu'elle n'était vraiment pas coupable. Je la connaissais mieux qu'aucun de vous — du moins, je le croyais. Et j'avais confiance en elle. Elle est à peu près la seule personne en qui j'aie confiance, en qui je croie. Oh ! elle sait tout cela, d'ailleurs... je le lui ai raconté si souvent !

OLWEN, *à mi-voix.* Et jamais, même par une allusion, vous ne m'avez fait comprendre que vous saviez !

STANTON. Cela vous étonne, hein ? Quelle belle occasion j'ai manquée de retenir votre attention pendant quelques minutes ! Mais non, il se trouve que je ne pouvais pas jouer ce jeu-là avec vous. C'est drôle... On a beau se croire plus sec, plus blindé que les autres, il existe toujours un être avec lequel on éprouve le besoin de jouer les don Quichotte... et vous êtes cet être-là, pour moi, depuis longtemps... J'ai toujours su, d'ailleurs, que c'était à cause de Robert que vous vous taisiez. Et cela n'a pas été sans me rendre le silence pénible, certains soirs.

BETTY. Non ? C'est vraiment dommage ! (*Elle se lève et descend au niveau du canapé.*) Mais quelle belle âme romantique vous avez, mon cher !...

ROBERT, *gentiment.* Laissez, Betty, vous ne comprenez pas.

FREDA, *amèrement.* Comment comprendrait-elle ?

BETTY, *se tournant vers Freda, avec indignation.* Pourquoi dis-tu cela, et sur ce ton ?

FREDA, *avec lassitude.* Oh ! assez, Betty...

(*Betty va à la table et déplie le « Radio Times ».*)

OLWEN, *à Stanton.* Vous savez que *moi* j'ai failli tout vous avouer ! Et cela aurait pu changer bien des choses... Seulement j'ai choisi un mauvais moment.

STANTON, *s'asseyant en face d'elle, vivement.* Ah oui ? Pourquoi ? Quand était-ce ?

OLWEN. Je vous ai dit que j'étais restée assise dans ma voiture, cette nuit-là, pendant longtemps, sans pouvoir bouger. Mais ensuite j'ai éprouvé tout à coup le besoin irrésistible de confier à quelqu'un ce qui était arrivé, et c'est vous qui habitiez le plus près...

(*Betty tourne lentement la tête vers Olwen. La peur a envahi son visage.*)

STANTON, *inquiet, se lève.* Mais... vous n'êtes pas venue... cette nuit-là ?

(*Betty se glisse jusqu'au bout du piano et écoute intensément.*)

OLWEN, *calmement.* Si. Je suis venue à votre cottage, ce même samedi. J'y étais vers 11 heures, ou peut-être un peu plus tard. J'ai laissé ma voiture à l'entrée du petit chemin, et j'ai gagné le cottage à pied. Et puis... et puis j'ai rebroussé chemin.

(*Betty chancelle et s'appuie d'une main au piano. Rencontrant le regard de Gordon, elle se domine*

et essaye, en souriant à son mari, d'avoir l'air à son aise.)

STANTON. Vous... vous êtes venue jusqu'au cottage ?

OLWEN. Oui ! Ne faites pas l'idiot, Stanton, je vous en prie ! Je suis allée tout droit au cottage ; ce que j'ai vu a suffi pour me faire rebrousser chemin à l'instant même.

(Betty se détourne et va à la baie. Freda l'observe et sourit lentement. Gordon, lui aussi, ne la quitte pas des yeux.)

STANTON. Ainsi, c'est à ce moment-là que vous êtes venue !... Ça, évidemment, c'est la fin de tout !

OLWEN. Oui. Cela a été le point final de la soirée. Depuis ce jour-là j'ai regardé les humains avec d'autres yeux. Je ne parle pas seulement de vous... Non, tous les êtres, même les gens qui venaient au bureau ou que je voyais en face de moi dans l'autobus, dans le train. Je sais que c'est absurde, mais je n'y peux rien.

FREDA. Alors, qu'en pense Betty ?

(Betty baisse la tête.)

GORDON. Quelle petite menteuse tu es, Betty !

BETTY, *d'une voix sourde, enrouée.* Mais nous avons tous menti.

ROBERT, *inquiet.* Pas vous, Betty ?

GORDON. Ne fais donc pas l'imbécile, Robert... Elle aussi, naturellement ! Elle a menti tout le temps, de toutes ses forces.

ROBERT. Mais en quoi ?

FREDA. Demande-le-lui, elle va te le dire.

ROBERT, *après avoir réfléchi, vient vers Betty.* Vous et... et Stanton ? *(Un silence. Elle ne répond pas.)* C'est cela qu'ils veulent dire ? *(Betty ne bouge pas.)* Pourquoi ne leur criez-vous pas que c'est absurde ?

STANTON. Laissez Robert ? Les histoires de Betty ne vous regardent pas !

ROBERT, *sans s'occuper de Freda, se tourne vers Betty.* Betty, répondez-moi. Vous étiez chez Stanton ?

BETTY, *dans un murmure.* Oui.

ROBERT. Vous étiez sa maîtresse ?

BETTY. Oui. *(Elle détourne et baisse la tête.)*

ROBERT, *se tourne vers Stanton. Calmement mais avec une grande passion.* Mon Dieu ! je serais capable de... *(Un silence. Il se tourne vers Betty, en proie à une agitation extrême.)* Mais pourquoi ?... pourquoi, au nom du ciel... Pourquoi ? dites !

BETTY, *s'animant soudain.* Pourquoi ? Parce que je ne suis ni une enfant, ni une poupée bourrée de son... voilà pourquoi ! Ah ! vous voulez tout savoir... Eh bien, écoutez !... Oui, j'ai passé cette nuit-là avec Stanton — celle-là et bien d'autres ! Il ne m'aime pas, je le sais, et moi non plus, je ne l'aime pas... Je ne voudrais pas l'épouser, même si je le pouvais. Mais j'avais besoin qu'il m'arrivât enfin quelque chose, n'importe quoi, mais quelque chose ! Gordon me rendait folle, folle ! C'est lui, tenez, que vous pourriez traiter d'enfant !... Notre maudit mariage sur lequel vous vous attendrissiez tellement, c'est le plus grand chiqué que l'on ait jamais vu. Ce n'est pas un mariage. Ce n'est rien, rien que du chiqué, du chiqué... « Betty chérie » et « Gordon chéri »... et pendant ce temps lui ne fait que bramer après son Donald, et moi, la seule vue de mon mari me donne envie de crier...

STANTON, *se lève.* Ecoutez, Betty, tout de même...

BETTY. Ce n'est pas ma faute ! Quand nous nous sommes mariés, j'étais amoureuse de lui, et je m'imaginais que tout allait être merveilleux. Jamais je n'aurais regardé un autre homme s'il avait été... enfin, s'il avait existé !... Mais, c'est comme s'il n'était pas là. Il ne m'adresse même pas la parole !

GORDON. Tais-toi, Betty, pour l'amour du ciel !

BETTY. Non, je ne me tairai pas ! Ils veulent la vérité, ils l'auront. Je m'en fiche ! Mon mariage ne m'a rien apporté... rien... rien que de la honte et du désespoir !

OLWEN. Voyons, Betty, vous ne savez pas ce que vous dites !

BETTY. Si je n'étais qu'une jolie poupée, comme vous le croyez tous, cela n'aurait pas eu d'importance. Mais je ne suis pas cela... et je ne suis pas non plus une enfant... Je suis une femme ! Et Stanton est le seul qui m'ait traitée comme une femme !

GORDON. Si encore tu étais tombée amoureuse de quelqu'un, je ne t'aurais pas fait de reproches... Mais cette sale petite liaison ne méritait pas toutes ces trahisons, tous ces mensonges absurdes. Au fait, l'oncle si riche, qui te donnait de si beaux cadeaux, c'était Stanton, j'imagine ?

BETTY. Oui. Toi, tu n'étais même pas généreux ! Par contre, si ton cher Donald t'avait demandé tout ce que nous possédions, tu le lui aurais donné. Je savais bien qu'au fond Stanton ne m'aimait pas, alors j'ai essayé de tirer de lui tout ce que je pouvais ! *(Stanton a un petit sifflement.)* Tant pis pour vous ! Les hommes qui soupirent pour une femme et qui passent leurs week-ends avec une autre n'ont que ce qu'ils méritent ! *(Elle se détourne et remonte au fond.)*

FREDA, *à Stanton.* Ainsi, c'est parce que vous avez tout à coup manqué d'argent que vous avez eu besoin de ces 500 livres ?

STANTON. Voilà. Tout s'explique, hein ?

GORDON. Alors, c'est Betty qui est responsable de tout... de toutes ces catastrophes... de Donald...

BETTY, *se tournant vers eux.* Vous voyez : Donald ! Toujours Donald ! *(Elle va à la baie.)* Le coupable, ce serait plutôt toi, Gordon. Jamais tu n'aurais dû m'épouser.

GORDON. Cela a été une grosse erreur, en effet. *(Il s'assied sur la banquette du piano.)*

FREDA. Nous sommes assez coutumiers de ce genre d'erreurs, dans notre famille...

(Robert va à la table et se verse un plein verre d'alcool.)

BETTY. J'aurais dû te quitter depuis longtemps. Mon erreur, à moi, a été de rester avec toi, d'essayer de tirer le meilleur de ce mariage, de faire semblant d'être la femme de... d'un absent... d'un mort...

GORDON. Oui. Je sais. Je suis un mort. Je suis mort l'été dernier. C'est Olwen qui m'a tué.

STANTON. Pfff !

OLWEN. Gordon, vos paroles ne sont pas seulement injustes... elles sont absurdes et affectées.

GORDON, *calmement.* Vous vous trompez. Ce que je viens de dire, je le pense, Olwen.

ROBERT, *qui vient de boire un demi-verre de whisky pur, s'approche de Betty.* Ecoutez... Je vous aimais, Betty. Vous le saviez, n'est-ce pas ?

STANTON. Quelle famille !

FREDA. Il aurait fallu qu'elle fût bien bête pour ne pas s'en apercevoir !

ROBERT, *il se tourne vers Freda. Il n'est pas ivre, mais il parle d'une voix sourde, et son attitude est un peu étrange.* C'est à Betty que je m'adresse, en ce moment ! Tu pourrais nous laisser tranquilles, rien qu'une minute, non ? (*Freda se détourne vers la fenêtre. Robert revient à Betty.*) Est-ce que vous vous étiez aperçue de cet amour, Betty ?

BETTY. Oui... mais je ne m'en souciais pas beaucoup.

ROBERT, *amèrement.* Bien sûr ! Qu'est-ce que cela pouvait vous faire !

BETTY. Vous ne me comprenez pas... Je savais que ce n'était pas moi que vous aimiez ; moi, vous ne me connaissiez pas. Non, vous respectiez, vous adoriez un être inventé par vous, et à qui vous aviez prêté mon visage. Ce n'est pas du tout la même chose.

ROBERT, *à Betty.* Je ne vous l'ai jamais montré, parce que je vous croyais heureux, Gordon et vous.

BETTY. Oui. Nous jouions bien le jeu, hein ?

ROBERT. Très bien. (*Il va à la table et se verse de nouveau à boire.*)

GORDON. Oui. Qui sait ce qui serait arrivé, si, de toutes nos forces, nous avions continué à faire semblant d'être heureux ?

BETTY. Rien.

GORDON. Je ne sais pas... Si nous avions joué cette comédie pendant un temps suffisant, je crois que nous aurions fini par être heureux, quelques fois.

BETTY. Jamais.

OLWEN. Si, peut-être... Et c'est pour cela qu'au fond tout ce que nous croyons avoir découvert est faux. La vérité vraie est quelque chose de si profond qu'il est impossible de l'atteindre de cette façon-là... et quant à cette demi-vérité, elle n'a fait que tout démolir. Nous n'avons pas agi en civilisés.

STANTON. Entièrement d'accord !

ROBERT, *rudement, après avoir bu un autre verre.* C'est votre avis, hein ? Je le conçois !

STANTON. Vous n'avez ni mon approbation, ni ma sympathie, Robert.

ROBERT. Votre sympathie !... (*Passant au centre.*) Et moi, je ne veux plus vous voir jamais, Stanton !... Vous êtes un voleur, un menteur et un lâche.

STANTON, *après un petit silence.* Et vous, vous êtes un détraqué, Robert. Vous avez l'air équilibré comme ça, et puis dans le fond vous ne l'êtes pas du tout. Vous avez beaucoup de points communs avec votre hystérique de frère. Vous n'êtes pas dans la vie. Comme un fou, vous viviez dans une sorte de paradis imaginaire. Vous vous en êtes évadé après une nuit d'efforts, et maintenant, c'est un enfer imaginaire que vous êtes en train de construire dans votre malheureuse cervelle.

ROBERT, *allant au piano et prenant le verre que Stanton y a laissé.* C'est votre verre, Stanton, n'est-ce pas ? (*Il va à la fenêtre et jette le verre dehors.*) Et maintenant, prenez le même chemin.

STANTON, *se lève et va à Olwen.* Bonsoir, Olwen. Je suis navré.

OLWEN. Moi aussi. (*Elle lui tend la main. Il la prend.*) Bonsoir.

STANTON. Bonsoir, Freda.

FREDA. Bonsoir, Stanton.

STANTON, *se dirige vers la sortie. A Betty et à Gordon.* Vous partez aussi, je pense ?

GORDON. Oui, mais pas avec vous. Et n'oubliez pas, Stanton, que vous devez 500 livres à la librairie et une démission.

STANTON. Ah ! c'est comme ça que vous le prenez ?

GORDON. Oui, c'est comme ça que je le prends.

STANTON. Vous le regretterez. Bonsoir !

GORDON. Ça m'étonnerait.

STANTON. Et merci pour cette charmante soirée !... (*Il sort.*)

GORDON, *à Betty.* Eh bien, Betty chérie, je crois qu'il est temps de regagner notre heureuse petite maison, notre charmant petit nid...

BETTY, *se levant.* Ah ! non, Gordon, assez ! (*Elle passe au centre et va prendre son manteau sur le canapé.*)

ROBERT, *est passé à la droite de Betty. Il a toujours un verre dans la main. A Betty qui va partir.* Adieu (*Il la regarde fixement.*)

BETTY. Pourquoi me regardez-vous comme cela ?

ROBERT. Ce n'est pas à vous que je dis adieu. Vous, je ne vous connais pas. Et je ne vous ai jamais connue, semble-t-il. Non, je dis adieu à... à tout ceci. (*Il désigne la figure de Betty, son corps.*) C'est tout...

(*Il se détourne brusquement et va rechercher à boire. Betty le regarde un instant, puis elle sort rapidement. Dès qu'elle a disparu, Olwen vient près de Robert.*)

OLWEN, *angoissée.* Robert, je vous en supplie, ne buvez plus. Je sais ce que vous éprouvez, mais ce sera bien pire encore si vous continuez. Je vous assure !

ROBERT. Qu'est-ce que ça fait ? De toute façon, je suis vidé... fini.

OLWEN. Je ne peux pas supporter de vous voir ainsi, Robert. Cela me fait tant de peine, si vous saviez !...

ROBERT. Pauvre Olwen... de toute cette histoire, c'est encore vous qui sortez la moins amochée. (*Un silence.*) Comme c'est étrange de songer que vous avez vécu en pensant à moi... tout le temps... Non ?

OLWEN. Oui, tout le temps. (*Elle va s'appuyer au piano.*)

ROBERT. Cela me désespère.

OLWEN. Pas moi. Cela, je ne le regrette pas. Je devrais en concevoir de l'amertume, mais je ne le peux pas. Cet amour m'a fait terriblement souffrir par moments, mais enfin c'était une raison de vivre.

ROBERT. Oui. Et moi, voyez-vous, je n'ai plus de raison de vivre, à présent. Il y a quelque chose de cassé en moi.

OLWEN. Freda vous aidera... Malgré tout, elle a de l'affection pour vous, Robert.

ROBERT. Non, pas vraiment. Oh ! elle ne me déteste pas tout le temps... non... mais par moments elle me hait, et à présent je comprends pourquoi. Elle me hait parce que je suis Robert, et pas Donald. Elle me hait parce qu'il est mort, et que je suis vivant.

(*Freda paraît et ferme la porte.*)

FREDA, *sur le seuil.* Ce n'est pas du tout ce qu'il faudrait dire dans un moment pareil, mais j'avoue que j'ai une faim terrible. (*Elle vient au centre.*) Pas vous, Olwen ? (*Olwen se lève et s'assied en face de Robert.*) Et toi, Robert ?... Il est vrai que tu as déjà tellement bu...

ROBERT. Oui, j'ai bu... beaucoup trop.

FREDA. C'est idiot. (*Elle remet sur la table de droite la boîte à musique et un verre.*)

ROBERT, *avec lassitude*. Oui. (*Il enfouit son visage dans ses mains.*)

FREDA, *qui est revenue derrière lui*. Dire que c'est toi qui as voulu tout cela !

ROBERT, *levant à demi la tête*. Maintenant il s'agit de le supporter.

FREDA, *passe à gauche et s'assied*. Oui. Mais, au fond, tant qu'on n'a pas parlé de Betty, tu as très bien tenu le coup.

ROBERT. Ce n'est pas vrai... Mais tu comprends, plus nous apprenions de choses immondes, plus je me raccrochais à mes sentiments pour Betty. Pour moi, elle représentait ce que la vie peut offrir de plus rare, de plus merveilleux. Alors, quand cela aussi s'est effondré...

FREDA. Oh ! J'avais deviné depuis longtemps tous les nobles sentiments que t'inspirait Betty... Et il y a longtemps aussi que je n'ignorais rien de son existence. J'ai souvent eu envie de t'en parler.

ROBERT. Je préfère que tu ne l'aies pas fait.

FREDA. Tu devrais le regretter, cependant !

ROBERT. Pourquoi ?

FREDA. Parce que ces déceptions-là sont stupides et inutiles.

ROBERT. Pourtant... toi et Donald ?

FREDA. Mais moi, je n'ai pas eu de déception !... Je savais tout de Donald — ou presque tout... Je n'étais pas amoureuse de quelqu'un d'imaginaire, d'un être créé de toute pièces...

ROBERT. Moi, je n'ai vécu que d'illusions...

FREDA, *amère*. Ça, oui !

ROBERT, *qui s'exalte de plus en plus*. Eh bien, et après ? Elles m'ont permis d'exister. Elles m'ont donné de l'espoir, du courage. Je n'ai ni religion, ni rien... Et c'est drôle : mon existence était assez affreuse, désolée... Et pourtant, je n'étais pas malheureux. J'avais mes petites illusions, tu comprends ?

FREDA, *amèrement*. Alors, pourquoi ne les as-tu pas gardées précieusement, au lieu de passer une nuit entière à réclamer la vérité à cor et a cri, comme un fou que tu es ?

ROBERT, *dans une agitation extrême, va à Freda*. Pourquoi ? Parce qu'en effet je *suis* un fou. Stanton l'a dit : c'est la seule raison, il n'y en a pas d'autre. Il fallait que je joue avec tout cela, comme un enfant avec le feu. Tout à l'heure, au début de cette conversation, j'avais encore quelque chose pour me soutenir, pour m'aider à vivre... J'avais de beaux souvenirs de Donald, j'avais une femme, une femme qui ne m'aimait pas, c'est vrai, mais que j'admirais... que je croyais ne pas mériter. J'avais deux associés qui m'inspiraient de l'affection, de l'estime; Betty, enfin, que je mettais au-dessus de tout. Et maintenant...

OLWEN, *désespérée, se lève vivement*. Assez, Robert, je vous en prie... Nous comprenons...

ROBERT. Moi, j'ai tout perdu. Tout ! Mon frère n'était qu'un vicieux, un malade.

FREDA, *durement*. Tais-toi !

ROBERT, *faisant un pas vers Freda*. Et ma femme était folle de lui... (*Freda se détourne.*) Un de mes associés était un escroc. L'autre, un hystérique !... (*Les deux femmes essaient de faire taire Robert, de le calmer.*) Et quant à la femme idéale, sur qui je concentrais mes rêves, ce n'était qu'une... (*Il se dirige vers la sortie.*)

OLWEN, *criant presque*. Non, Robert, non... (*Plus calmement.*) Demain, vous verrez les choses tout autrement...

ROBERT, *hors de lui*. Demain... demain ? Puisque je vous dis que c'est fini pour moi... Fini ! Il ne peut pas y avoir de lendemain... (*Il se précipite au dehors.*)

FREDA, *crie*. Il a un revolver dans sa chambre !

OLWEN, *qui court vers la porte par laquelle Robert vient de sortir, s'écrie*. Arrêtez, Robert... Arrêtez !

(*La lumière s'éteint brusquement. Puis il y a un coup de revolver, un cri de femme, un moment de silence, et l'on entend la voix du speaker, exactement comme au début de l'acte I. Dans l'obscurité, les quatre femmes reprennent exactement les places où elles se trouvaient au lever du rideau de l'acte I.*)

LA VOIX DU SPEAKER. Ici, Radio Télévision Régionale. Mes chers téléspectateurs, vous venez de voir une pièce spécialement écrite par James Bean pour la Télévision Régionale et intitulée : « Le Chat qui dort ».

FREDA, *allumant la lumière*. Et voilà ! (*Elle se dirige vers la télévision.*)

LA VOIS DU SPEAKER. L'argument de cette comédie dramatique était le suivant : Existe-t-il un moyen de connaître la vérité ? Nous...

FREDA, *coupe la télévision*. Et voilà ! J'espère que cela ne vous a pas trop ennuyée, miss Mockridge ?

MISS MOCKRIDGE. Pas le moins du monde. Combien de tableaux avons-nous manqués ?

OLWEN. Cinq, je crois.

(*A ce moment, venant de la salle à manger, où sont réunis les hommes, on entend des rires.*)

Betty. Ecoutez les hommes !

(*Freda va au tabouret qui est près du feu.*)

Miss Mockridge. Ils doivent rire de quelque chose de très inconvenant.

Betty. Oh ! non, ils potinent. Les hommes potinent comme personne.

Miss Mockridge. Quel petit groupe intime vous faites !

Freda, *faisant la tête.* « Petit groupe intime »... Quelle horreur !

Olwen. C'est merveilleux. Mais affreux à quitter.

Miss Mockridge. J'en suis sûre !.. cela doit être si chaud, si réconfortant d'être tous tellement unis !

Betty. Très agréable.

Miss Mockridge, *à Freda.* Mais votre beau-frère doit bien vous manquer à tous... Il vivait ici aussi, n'est-ce pas... avec vous ?

Freda. Vous parlez de Donald, le frère de Robert ?

(*Olwen, Betty et Freda échangent un regard. Il y a un silence.*)

Miss Mockridge. Mon Dieu, est-ce que j'ai fait une gaffe ? Je fais toujours des gaffes !

Freda, *très tranquillement.* Non, pas du tout. A présent, nous sommes plus calmes. Donald s'est tué.

Miss Mockridge. Ah ! oui... C'est effroyable. Il était très beau, n'est-ce pas ?

(*Entre Stanton, suivi de Gordon.*)

Olwen. Oui, très beau.

Stanton, *jovial.* Qui est très beau ! Peut-on savoir ? Ou bien est-ce un secret ?

Betty. Pas vous, Stanton.

Miss Mockridge. J'étais en train de dire combien je trouvais votre petit groupe sympathique... Je pense que vous avez beaucoup de chance.

Stanton. Ce n'est pas seulement de la chance, miss Mockridge... C'est parce que nous sommes tous si gentils, et si faciles à vivre !

Gordon. De quel programme trouble-t-on l'éther, ce soir ? Quelqu'un sait ? (*Il se met à tripoter l'appareil de télévision.*)

Freda. Oh ! je t'en prie Gordon, ne recommence pas !... Nous venons de l'arrêter.

Gordon. Qu'avez-vous vu ?

Freda. Le dernier acte d'une pièce.

Olwen. Cela s'appelait : « Le Chat qui dort ».

Stanton. Pourquoi ?

Miss Mockridge. Nous ne savons pas très bien... Cela finit par un monsieur qui se tue.

Stanton. Ils ne s'embêtent pas à la télévision.

Freda. N'est-ce pas ? Des coups de revolver, et tout...

Olwen. Eh ! bien, moi, je crois que j'ai fini par la comprendre, cette pièce. Le chat qui dort symbolisait la vérité... Ne réveillez pas le chat qui dort... Et cet homme... enfin, le mari, s'obstinait à le déranger tout le temps.

Robert. Il avait bien raison de le déranger ! (*Il s'assied sur le divan.*)

Stanton. Je n'en suis pas sûr... Mais je suis convaincu qu'il est à peu près aussi sain de dire la vérité que de déraper dans un virage à 80 à l'heure !

Freda. Et Dieu sait qu'il y a des virages dangereux, dans la vie, Stanton...

Stanton. On en rencontre, oui, quand on ne choisit pas bien sa route.

Freda, *nonchalemment.* Qui a soif ? A boire, Robert... Et des cigarettes ! (*Elle se lève et va à la table près de la fenêtre.*)

Robert, *se levant et examinant la boîte à cigarettes qui est sur la table.* Cette boîte est vide.

Freda. Il y en a dans celle-ci. (*Elle prend la boîte à cigarettes à musique sur la table et vient au centre.*)

Olwen, *regardant la boîte.* Oh ! je me souviens de cette boîte ! Elle joue un air de musique quand on l'ouvre, n'est-ce pas ? Je me souviens même de l'air... attendez... C'est une valse.

(*La télévision se met à jouer bruyamment un air de danse couvrant la valse de la boîte à musique. Gordon fait danser Miss Mockridge. Robert va au piano et joue un air quelconque, très fort. Grande animation. Gaieté générale.*)

RIDEAU

" VIRAGE DANGEREUX "...

Virage dangereux, de J.-B. Priestley, est un classique de la pièce à « suspense », typiquement anglo-saxonne. Révélée il y a vingt ans — en 1938 exactement — dans la même version scrupuleuse et habile de Michel Arnaud, son succès ne s'est pas démenti au cours de reprises successives, car, comme toute œuvre classique qui se respecte, le temps n'a pas de prise sur elle.

Et puis, Virage dangereux *est trop lié à la personnalité de Raymond Rouleau et à son emprise sur le public, pour que nous puissions nous en lasser jamais...*

...ET LA CRITIQUE

GUSTAVE JOLY :

Une tragi-comédie à « suspense ».

Créée jadis dans la nécropole de la rue Pigalle lors d'un essai sans lendemain d'un théâtre de minuit ; reprise, avec l'attrait de la nouveauté, au lendemain de la Libération, à l'Œuvre dont elle fit les beaux soirs pendant plus d'une année ; redonnée enfin au Théâtre de Paris en 1947 pour une moins longue carrière, la tragi-comédie à « suspense » de J. B. Priestley, adaptée par Michel Arnaud, a retrouvé rue Edouard-VII en Raymond Rouleau son magistral metteur en scène et son désinvolte interprète.

L'Aurore.

JEAN-JACQUES GAUTIER :

Une redoutable mécanique.

Tout cela nous est révélé par l'effet savamment combiné et subtilement gradué d'un dialogue à tiroirs où chaque piston fait mouvoir une bielle qui entraîne un rouage, lequel agit sur un engrenage : le doigt se prend, la main y passe, le bras suit, le corps vient à la fin... Redoutable mécanique.

Comme il s'agit d'une démonstration, Priestley n'a pas craint d'enchevêtrer au maximum la situation ; mais, comme il s'agit aussi d'un jeu, il a voulu prouver que les hommes auraient pu éviter le drame si, au moment décisif, un hasard — le son d'un pick-up par exemple — avait couvert la voix d'un des interlocuteurs. Ainsi, une seule phrase n'aurait pas été entendue et l'on se serait épargné le grand déballage d'horreurs qui gâche tous les rapports humains.

C'est pourquoi, au dernier acte, la pièce recommence... ... Ce qui lui permet de finir bien.

L'ouvrage est divertissant si l'on en étudie le mécanisme : comment, à coups de demi-vérités qui grouillent comme les tronçons d'un vers gigantesque, se reconstitue peu à peu le corps d'un reptile dont la morsure est mortelle.

Le Figaro.

PIERRE MARCABRU :

Une satire non dépourvue d'efficacité.

Virage dangereux est une comédie. Si elle dénonce l'hypocrisie d'une certaine société anglaise, c'est à travers l'excès même de l'anecdote. La satire n'en est pas pour autant privée d'efficacité. Mais enfin la charge n'est pas explosive. C'est un feu d'artifice que l'auteur tire devant nous. Et le mot artifice s'entend ici dans tous les sens. Priestley a écrit un proverbe dont le titre pourrait être : « Ne réveillez pas le chat qui dort. » Le thème est évident : pour être heureux il faut mentir. A tout le moins convient-il de ne pas se montrer trop curieux de la vérité. Que Robert Caplan s'acharne un soir à découvrir derrière les apparences ce qu'il croit être la réalité, le voilà bien avancé. Amis, parents, épouse ne sont plus que monstres horribles. Il a mis la main dans un guêpier, ce maladroit, ce naïf. Heureusement, par une ruse de l'auteur, cette expérience malencontreuse n'était qu'une hypothèse. Il va de soi, qu'en fait, les gens bien élevés ne commettent jamais ce genre d'imprudence. Ils tiennent trop à leur confort moral, ils connaissent trop les règles du savoir-vivre, ils ont trop le souci de jouer le jeu pour avoir l'inconvenance d'entreprendre de si dangereuses enquêtes. Avec humour, Priestley fait l'éloge de l'hypocrisie. Et l'on aurait tort de croire que la société anglaise a le monopole de cette vertu éminemment sociale. Cependant, la comédie ne prend toute sa saveur que parce qu'elle est à la sauce anglaise.

Arts.

ROBERT KEMP :

Un classique du genre policier.

La pièce de J.-B. Priestley adaptée par M. Michel Arnaud est très solide. C'est un classique du genre policier. Du policier sans détective, et le drame, la quête de la vérité, se déroule, se déplie lentement entre gens du monde : gentlemen en smoking, toute la soirée, la durée même de cette étrange « instruction », et entre jolies femmes ; on se passe la flamme du briquet d'or, on allume des cigarettes virginiennes, et l'on se verse du scotch... Mais quels secrets dans chacune de ces têtes ! Quels complexes chez ces dames anglaises ! Et comme la France est sage, et pure, avec une âme de communiante, quand on la compare à cette « gentry »...

Virage dangereux a été joué jadis avec succès, et ce succès est près de renaître.

Le Monde.

PAUL GORDEAUX :

Une pièce qui ne vieillit pas.

La pièce a-t-elle vieilli ? Il ne semble pas. Comment vieillirait-elle, du reste, puisqu'elle est faite de mécanismes bien agencés et ajustés, sur l'acier poli desquels les variations de la mode et du goût ont peu de prise...

M. Raymond Rouleau retrouve avec une joie visible son rôle de l'amoral, sceptique et désabusé, Stanton, qui a été un des plus grands succès de sa carrière et où il est effectivement excellent ; Mlle Gaby Sylvia joue le principal rôle féminin — celui de Olwen, la femme qui prononce le « mot de trop » — avec un naturel aigu (on l'a acclamée) ; la grosse, mais fine Mathilde Casadesus ; la sensible Françoise Lugagne ; MM. Hubert Noël et Jean Lanier sont excellents, et l'on doit admirer le courage de Mlle Mylène Demongeot qui, grande star franco-américaine de l'écran, et rivale de Brigitte Bardot, n'a pas hésité à risquer sa gloire cinématographique sur une scène. Elle se tire à son honneur du rôle de la très jeune et piquante Betty, que jouait Gaby Sylvia à la création.

France-Soir.

TRÈS IMPORTANT

Chaque abonné reçoit une carte verte de fin d'abonnement six semaines avant l'expiration de son abonnement. Nous insistons beaucoup auprès de nos abonnés pour que le règlement soit effectué dès réception de cette carte sans attendre une nouvelle relance ou un mandat-recouvrement à domicile.

Seul ce règlement permet d'éviter les erreurs, les frais et les interruptions dans le service de « l'Avant-Scène ».

Un acte de Marcel Mithois

ELISABETH EST MORTE

PERSONNAGES
Elisabeth d'Angleterre, la soixantaine
Jane, 25 ans

« Elisabeth est morte » a été créée à la Radio par la Société des Comédiens Français, dans des mises en ondes de Jacques Reynier puis de Eléonore Cramer, avec Denise Gence dans le rôle d'Elisabeth et Claude Winter dans celui de Jane

Une chambre à coucher élisabéthaine bien sûr, mais stylisée, sobre, triste. Un grand lit lugubre, une coiffeuse sur laquelle se trouvent trois perruques sur de hauts supports. Des sièges épars, des draperies étouffantes, un grand miroir. Lorsque le rideau se lève, c'est l'obscurité et le silence. Une veilleuse près du lit donne un peu de clarté.

Elisabeth est en chemise de nuit, sans perruque, avec de petites touffes de cheveux blancs. Jane est une fille de la campagne.
Le rideau levé, un silence assez long. Gémissements et remue-ménage du côté du lit. Une forme blanche se dresse hors du lit, traverse la chambre et se penche au-dessus d'un lit de camp.

ELISABETH, *doucement.* Jane... Jane... Jane... réveille-toi Jane... (*Un gémissement.*) Jane, de la lumière, allons, lève-toi !

JANE. Majesté !

ELISABETH. Vite, j'ai besoin de toi ! (*Jane se lève et allume un flambeau à la veilleuse.*) Je les ai encore vus tous les deux, la Stuart et lui !

JANE. Le comte d'Essex ?

ELISABETH. Oui, tous les deux... Je n'en peux plus... Je n'en peux plus !... Leurs deux têtes joue à joue... Et moi, dans ce même rêve, toujours, voulant les écraser l'une contre l'autre... Jamais je n'y arrive, jamais ! Si tu savais comme ils sourient, avec quelle ironie ! Cela m'agace. Ah ! ils sont restés jeunes, eux ! Et ils se moquent !... (*Elle s'assied devant la coiffeuse.*) Regarde... Regarde-moi bien. As-tu déjà vu quelque chose de plus repoussant ? (*Jane est debout derrière le dos de la reine et regarde le miroir.*) Ces cheveux..., ces cheveux, qu'en dis-tu ?

JANE. Ils sont rares... mais...

ELISABETH. Et les yeux, comment les trouves-tu ?

JANE. Marrons. Pas laids, Majesté, je vous assure.

ELISABETH. Laids et marrons. Avais-tu remarqué cette ride toute neuve qui commence derrière l'oreille et m'entoure le cou comme un collier ?

JANE. Sous la perruque, il n'y paraîtra pas.

ELISABETH. Bien sûr, sous la perruque !... Sous la perruque !... Et sous la fraise, ma peau ne se voit guère, et sous mes fards... et sous mes gants... et sous ma robe... Mais moi, crois-tu que je ne me voie pas ?... Je me vois, Jane... et je me fais peur. Souvent, la nuit, sans te réveiller, je me lève, et à la lueur de la veilleuse, je me regarde toute nue dans le miroir. Tu as raison de faire cette moue, c'est laid à pleurer.

JANE. C'est triste, Majesté !

ELISABETH. Ah s'ils savaient, tous ces hommes devant qui je passe, royale, s'ils savaient les oripeaux de chair qu'il y a sous mes brocarts ! S'ils imaginaient cette décrépitude, je suis sûre qu'ils ne me salueraient même pas ! (*Hagarde.*) Jane, franchement, crois-tu qu'il y en ait jamais eu un seul, jeune ou vieux, sadique ou vigoureux, un seul, même pris de boisson, qui ait pensé, une fois, que je pouvais être autre chose... (*D'un air dégoûté.*) qu'une reine !

JANE, *admirative.* Une reine !

ELISABETH. Oui, une reine, une automate remontée dès l'aube, qui signe, et pense, et signe, et pense, et signe et pense... et ne dort jamais !

JANE, *sincère.* Mais Majesté, vous êtes la plus grande des reines, et la plus grande des dames du royaume !

ELISABETH. Une dame ! J'aimerais bien être une femme ! Jane !... (*Hagarde à nouveau.*) Crois-tu qu'un seul des mâles de mon immense empire ait jamais songé à moi comme à une femme ?... (*Silence.*) Tu les connais, ces hommes... Tu viens du peuple, tu leur as parlé. Que disaient-ils ? (*Silence.*) Enfin, Jane, il vous est arrivé de parler de la Reine ?...

JANE. Oui, Majesté.

ELISABETH. Eh bien ?

JANE. Ils vous respectaient.

ELISABETH. D'amour, pas un brin ?

JANE, *hésitante.* Mais si, Majesté.

ELISABETH. Que disaient les hommes ?

JANE. Ils baissaient les yeux.

ELISABETH. Ils baissaient les yeux comme des vierges ! (*Elle rit.*) J'ai une idée, pour les obliger à les lever (*Elle rit.*) Je vais faire afficher sur tous les murs du royaume... (*Elle rit.*) « La reine demande à ses fidèles sujets si l'un d'entre eux a pensé qu'elle avait sous sa robe d'apparat un corps humain, dans ses bas, dans son corsage, de la chair comme la leur, un cœur, un vrai cœur ? S'il en est un, qu'il vienne la voir. Sa Majesté serait heureuse de lui demander ce qu'il a imaginé ! Elle le récompensera ! » (*Elle rit doucement.*) Je me montrerai nue, et il en mourra ! (*Elle rit.*)

JANE. Majesté, ne riez pas, je vous en conjure, vous me faites de la peine !

ELISABETH. A ceux qui me haïssent, à ceux qui me respectent, et même aux fous qui m'envient, je fais toujours de la peine. J'ai semé le deuil, et on m'a plaint... J'ai... j'ai fait le pire, et on me plaint toujours ! Je suis crainte et plainte, je le sais, et cela m'irrite, Jane... Je ne veux pas que tu me plaignes. Tu entends ?

JANE. Oui, Majesté.

ELISABETH. D'ailleurs je n'ai plus l'âge d'être plainte. Il fallait le faire avant... (*Poussant un cri.*) Mon teint !... Tu as vu mon teint ?... Penses-tu qu'il y ait encore un filet de sang sous ma peau ? Ces

statues dans leurs églises, les as-tu vues ? Ces statues cireuses, qui ont l'air d'exister depuis les Romains ? C'est moi.

JANE. Tout le monde vous trouve belle.

ELISABETH. Ils baissent les yeux, tu me l'as dit. Ils ne voient que le bas de ma robe, et mes robes sont belles ! S'ils essayaient de me regarder !... Mais ils n'osent pas : les portraits leur ont suffi !

JANE, *offusquée*. Oh ! non, Majesté !

ELISABETH, *l'imitant*. Non, Majesté !... Mais, à la fin, diras-tu la vérité un jour ? « Oui, Majesté... Non, Majesté !... Sa Majesté est belle, Sa Majesté est bonne !... » Tu te moques de moi, n'est-ce pas ? Faudra-t-il que je te fasse réveiller par un bourreau, pour savoir ce que tu penses ? Ce que vous pensez tous de moi ? « Oui, Majesté. Non, Majesté. Oui, Majesté !... » Assez de Majesté !

JANE, *affolée*. Ah ! Majesté !...

ELISABETH. Je sais, je sais... Je sais que je suis folle. Eh bien ? N'en ai-je pas le droit ? N'ai-je pas assez sacrifié de gens et de choses à la raison, pour me payer le luxe d'être folle... (*Un temps.*) dans l'intimité ?

JANE. Non, Majesté. Vous êtes le Droit et la Raison.

ELISABETH. Ah ! heureuse idiote ! Si tu pouvais seulement imaginer ce que c'est que d'être le droit et la raison, douze heures par jour !... C'est... c'est... desséchant ! Oui, desséchant comme un vent de sable qui vous emplit la bouche, les narines, les oreilles, le cœur. Cela dessèche et étouffe, le droit et la raison !... Tiens, regarde ces veines sur mes mains... regarde ! (*Elle les lui met sous les yeux et les regarde ensuite elle-même.*) A peu près tout mon sang est là, lourd, bloqué, douloureux. Les mains et les pieds, voilà nos principaux instruments de travail, à nous les reines ! C'est très important les mains : signer pour que des arbres poussent dans mon parc; signer, pour que la hache tombe sur une nuque; signer, pour avoir de l'argent, signer pour en donner, signer pour faire la guerre, signer pour faire la paix... signer... signer... signer... signer. Les pieds ? Les pieds sont très importants aussi. Songe que depuis cinquante ans, je marche sans vaciller sous des robes aussi lourdes que des armures. As-tu vu le soir, parfois, monter de mes chevilles, le long de mes jambes et de mes cuisses, ces grosses veines bleues, ramifiées et dures comme des arbrisseaux ?

JANE. Je sais, ma Reine, et pourtant la terre entière vous envie.

ELISABETH. Ce n'est pas vrai. S'ils m'enviaient, ils me regarderaient en face. Mais ils n'osent pas, je leur fais peur, je les dégoûte, et puis ils ont un peu honte de m'avoir poussée à être ce que je suis !

JANE. Ils vous aiment aussi.

ELISABETH, *en colère*. Tais-toi ! Ne dis pas de bêtises ! Les hommes et les femmes s'aiment entre eux. En quoi pourrait les toucher une momie qu'ils s'efforcent de ne pas remarquer sous ses robes, bien cachée derrière son sceptre, sa couronne ? S'ils me voyaient telle que je suis, ils me haïraient. Leur reine, ça ! Ils ne le croiraient pas... Leur reine, cette dépouille dont pas un vieillard honnête ne voudrait dans son lit ! Leur reine, ça, non ! Ils ne le croiraient pas ! Bien sûr, je n'ai rien fait pour être aimée pour moi !.. Etre aimée !... (*Pensive.*) Cela n'était pas assez important !

JANE. Mais...

ELISABETH. Lui ? Non, il ne tenait pas vraiment à moi, et heureusement il n'a jamais cru que je tenais à lui !... (*Un temps, d'un ton soudain très humain.*) Tu sais, maintenant, je voudrais bien être aimée...

JANE. Mais, moi...

ELISABETH. Tu es gentille, Jane...

JANE. Et Lord...

ELISABETH, *coupant*. Il a beaucoup d'admiration pour moi.

JANE. Le comte...

ELISABETH, *coupant*. Il n'a pu me supprimer. Aussi fait-il semblant de m'aimer.

JANE. Mais le ministre, Sir...

ELISABETH, *coupant*. Je sais, il veut encore des faveurs. Non, Jane, il y a cinquante ans que personne ne m'aime. C'est long. Je n'avais pas pensé que je souffrirais à ce point... lorsqu'il ne serait plus temps de me faire aimer... (*Changeant de ton.*) Si je n'étais pas si laide..., mais je suis vraiment trop laide !... (*Elle met la main sur le miroir.*) C'est ridicule. (*Un silence très lourd. La reine se tourne vers Jane et la regarde intensément, suppliante.*) Tu veux bien ?

JANE. Je veux quoi, Majesté ?

ELISABETH, *suppliante*. Tu veux ?

JANE, *comprenant soudain*. Oh ! non, je vous en prie, Majesté !

ELISABETH. Moi, je le veux !

JANE. Je pourrais faire de la lecture...

ELISABETH, *riant*. De la lecture ! Pourquoi pas de la tapisserie ?... (*Hagarde.*) Jane... va la chercher.. (*Jane a un regard suppliant et à reculons se dirige vers une penderie, dans le fond de la scène. Elle revient, portant sur les deux bras une robe en soie rose très pâle, brodée de brillants. En la voyant, Elisabeth a rajeuni : son visage s'est illuminé. Elle arrache la robe des mains de Jane et la passe sur sa chemise de nuit.*) Aide-moi. Oui, très bien..., très bien..., parfait ! (*Voluptueusement.*) Ah ! que cette robe est douce et légère à porter !... Maintenant, ma perruque !... La plus claire ! oui, celle-ci... (*Jane obéit à contre cœur. Elisabeth se coiffe devant le miroir de la coiffeuse.*) Mes perles ! donne-moi toutes mes perles, les blanches, vite !... Vite, voyons ! Et mes chaussures, voilà... (*La reine s'arrange avec beaucoup de soin. Jane la regarde.*) Je suis prête. Et toi ?

JANE. Mais je ne sais pas... Je suis si sotte, Majesté.

ELISABETH, *sévère*. Pas de « Majesté » !... « Elisabeth » !...

JANE, *résignée*. Puisque vous le voulez, Elisabeth !

ELISABETH, *comme une droguée*. Allons, vite, vite... Tu sais que je suis impatiente !

JANE, *se jetant à l'eau*. J'y vais, je m'apprête !... (*Elle va vers le fond obscur de la scène, tandis qu'Elisabeth, rajeunie, légère — jusqu'à présent elle se déplaçait en s'appuyant aux meubles — se dirige lentement vers le grand miroir, avec la grâce d'une jeune princesse, pour s'y voir arriver de loin. Elle s'arrête, se sourit, joue avec ses perles et sa robe.*)

ELISABETH, *impatiente*. Allons, allons ! Qu'attends-tu ?

LA VOIX DE JANE, *lugubre*. Voilà, voilà... J'arrive... Elisabeth ! Quel sera mon nom ce soir ?

ELISABETH, *primesautière*. Arthur !... Non, pas Arthur ! Georges, c'est beaucoup mieux ! J'aime bien Georges (*Sur des intonations différentes.*) Georges... Georges... (*Epanouie devant le miroir.*) Viens-tu, Georges ?

(*Apparaît Jane vêtue d'une longue cape qui cache sa chemise de nuit. Elle s'approche doucement de la reine et la regarde avec effroi.*)

Tu es prête ?

JANE. Oui, Elisabeth.

ELISABETH. Eh bien, commence ! (*Lui mettant brutalement la main sur la tête.*) Non, par terre ! Je ne veux pas te voir !

JANE, *un genou en terre, récitant*. Oui, je te désire.

ELISABETH. N'as-tu pas honte ? Ce ne sont pas des choses à dire aux jeunes filles !

JANE. Et si je te désire, qu'y puis-je ? Je ne sais pas mentir. Je ne suis pas un seigneur. Je parle comme un homme simple. Je suis un homme. Tu es belle, et

le monde se moque de nous ! Dans ce cas-là, que fait-on ? Ne peut-on s'aimer ?

ELISABETH. S'aimer, bien sûr ! Mais tu ne me parles pas d'amour !

JANE. Je n'ai pas le temps, je te désire ! Plus tard, nous parlerons d'amour..., s'il nous arrive d'être séparés. Alors, je t'écrirai de longues lettres, pour te dire pourquoi, comment, combien je t'aime...

ELISABETH. Je voudrais le savoir.

JANE. Aujourd'hui, tu es là. Est-ce le moment de parler d'amour ? N'est-ce pas plutôt le moment de s'aimer ?

ELISABETH. Si vite ?

JANE. Tu es jeune, Elisabeth, et pure. Tu ne sais pas encore que les amoureux sont impatients de nature. Aimer, c'est aller trop vite et n'y voir plus clair... C'est comme sur son cheval emballé, avoir les yeux embués de larmes !

ELISABETH. Tu vois bien que tu sais parler d'amour ! Aimer, c'est aussi être tyrannique et étrange ! Etrange au point d'avoir besoin de solitude, lorsqu'on est entouré, et se sentir trop seul dès qu'on est seul ! C'est souscrire à ses ennemis, parce que sur tous les visages on voit le visage aimé... Aimer, c'est, un jour, refuser de sortir, de crainte que le soleil, le vent, la foule, n'effacent sur vous le parfum de l'être chéri, et le lendemain, vouloir partir à la conquête de n'importe quoi pour celle qu'on aime ! L'amour est étrange, Georges.

JANE. Et si simple, si l'on aime autant que je te désire et que je t'aime !

ELISABETH. Suis-je donc si jolie ?

JANE Je ne sais plus. Je t'aime.

ELISABETH. Je suis une triste princesse.

JANE. Tu es jolie.

ELISABETH. Je vais être pauvre.

JANE. Tant mieux, tu ne seras plus triste.

ELISABETH. Mais je suis née princesse.

JANE. Tant pis, puisque tu seras pauvre.

ELISABETH. Oh ! oui. Nous partirons ?

JANE. Où tu voudras.

ELISABETH. Loin. Très loin. Il faut qu'ils nous perdent de vue ! Je leur permets de nous oublier, je le leur demande, je les en supplie. Nous leur laisserons tout, nous nous enfuirons nus. Qu'ils recueillent nos housses. Nous n'emporterons qu'une chose, une petite chose dont ils ne se serviront jamais, parce qu'elle est trop dangereuse, une petite chose sans importance pour eux... nous n'emporterons que l'amour. L'amour, nous le leur volerons... Tout l'amour qu'il peut y avoir ici. Qu'ils gardent le reste : bijoux, honneurs, richesses, couronnes, nos noms, s'ils les veulent. Georges, nous partirons dépouillés, dévalisés par l'amour. Veux-tu ?

JANE. Je veux tout ce que tu veux, mon cœur, pourvu que tu me permettes de t'aimer. Je te désire reniée, pauvre, honnie.

ELISABETH. Où irons-nous ?

JANE. N'importe où sous le soleil.

ELISABETH. Que ferons-nous ?

JANE. Nous serons heureux.

ELISABETH. Et si tu me trompais un jour, si tu m'abandonnais...

JANE. Ce jour-là, tue-moi.

ELISABETH. Si, à mes premières rides tu te lassais de moi ? S'il était des femmes plus belles ailleurs ?

JANE. Tue-moi. Ne sens-tu pas que je t'aime plus que tout au monde... Regarde-moi bien, regarde-moi, tout tremblant de désir et intimidé aussi; regarde mes yeux; ce ne sont pas des yeux qui trompent ? Y lis-tu autre chose que la prière et la fidélité ? Regarde ma bouche, est-ce une bouche qui peut mentir ?... Touche ma peau. Ce n'est pas la peau de quelqu'un qui ment, vois comme elle vit au contact de la tienne, brûlante comme la terre incendiée. Ecoute mon cœur; il me trahirait au milieu de la foule par ses battements... Et je ne t'aimerais pas, Elisabeth ?

ELISABETH. Tu m'aimes aujourd'hui.

JANE. Non, je t'aime.

ELISABETH. Il faut me pardonner, Georges... Ils ont tant fait pour que je me crois repoussante. Ils m'ont dit des mots d'amour par intérêt... Ils m'ont regardée avec pitié, ils ont chuchoté sur mon passage...

JANE. Nous les oublierons.

ELISABETH. Oui, nous les oublierons. Ils voulaient tous que je sois pour eux et jamais à eux; ils m'ont dit que je n'étais pas à moi, mais à tous, comme une femme publique.

JANE. Nous les laisserons.

ELISABETH. Ils ont fait des prières et des révérences pour que je ne sois jamais une jeune fille ni une femme, que je ne sois ni amoureuse ni aimée. Ils me voulaient sèche, cruelle, administrative. Sans toi, Georges, ils auraient fait de moi une reine.

JANE. Nous les laisserons seuls, se déchirer entre eux.

ELISABETH. Tous, ils espéraient que je serais leurs mauvaises actions, leur haine ! Moi qui n'avais soif que d'amour, de tendresse. Un mot ravissant : « la tendresse », cela doit être merveilleux, la tendresse ! Georges, peuvent-ils m'empêcher de connaître la tendresse ? De quel droit ? Tant pis pour eux ! Du droit de l'amour, je pars. Laissons-les mourir de jalousie, de haine et de rage ! Avec toi, je veux être une femme; avec eux, je n'aurais été qu'une reine. Comprends-tu pourquoi j'ai si peur qu'un soir tu me rejettes, toujours aimante, à jamais délaissée (*Jane, qui a malhabilement récité par cœur toute la scène, sanglote.*) tenue d'être reine ! (*Jane bafouille en sanglotant.*)

ELISABETH. *lui donne un coup de pied et enchaîne.* Allons, idiote, pas de sensiblerie, joue donc. (*Reprenant le ton.*) Puisque tu me le jures, je te crois ! Georges, emporte-moi dans tes bras, fragile comme la plus fragile des femmes ! Qu'ils meurent, je serai une femme ! N'attends pas, viens ! Viens, mon amour ! (*Elle tire sur la cape de Jane qui sanglote. Elle tire trop fort et arrache la cape. Jane, à genoux, en chemise de nuit, continue à pleurer. Elisabeth la regarde, soudain stupéfaite, comme s'éveillant d'un mauvais rêve.*) Idiote ! Idiote ! Tu n'es qu'une paysanne stupide !... (*Elle se regarde dans le miroir.*) C'est affreux ! Je ne m'étais pas vue ! Ce n'est pas possible... Essex avait raison. Je suis une vieille femme racornie de corps et d'esprit. Heureusement que je l'ai tué ! Il me regarderait pourrir lentement, s'il vivait, je m'imaginerais, chaque fois qu'il sourit, que c'est de moi qu'il se moque... et j'aurais envie de le tuer chaque fois... Toi, je te permets de rire. Ecarquille tes yeux : tu as la chance de voir le plus illustre déchet qui soit au monde. Regarde bien... Regarde cette vieille reine rhumatisante, noueuse, grise de cendre dans ses soies roses... Regarde bien et ris... Ris, te dis-je ! (*Elle rit.*) Ris !... (*Jane pleure. Titubante, Elisabeth quitte le miroir et va s'asseoir sur le siège de sa coiffeuse.* Elle se regarde. C'est affreux, Jane, je crois que la reine n'est pas folle pour rire... La reine est folle !... (*Elle arrache sa perruque, puis ses perles.*) Vite, arrache cette robe, vite, vite... Que je ne la voie plus jamais !... Ote-moi de cette robe, te dis-je !... (*Jane, en pleurant, l'aide à l'enlever.*) Attention, ne l'abîme pas, c'est ce que j'ai de plus précieux !

(*Jane a un geste de lassitude, qui peut vouloir dire : Elle est folle.*)

JANE, *qui s'embrouille.* Je vous demande pardon, Majesté... pour Georges. Je ne me souvenais pas bien du texte..., mais ainsi au milieu de mon sommeil... la

nuit... Je n'avais pas tous mes esprits. Ces mots que vous disait Georges... Pardonne-moi, Elisabeth !...

ELISABETH. Elisabeth ? Je t'interdis d'appeler ta reine de ce nom-là. Où est Elisabeth ? Elisabeth est morte, il y a longtemps ! Majesté ! Tu parles à la reine. La pauvre, la jeune Elisabeth a été enterrée par son peuple, il y a longtemps, sans cérémonie. La reine est toujours là, avec sa main de fer... La reine à qui tu dois le respect. La reine ? Une reine ? Un gisant. A coucher sur sa tombe de marbre... Ce ronflement dans mes oreilles comme une plainte, ce râle que mes courtisans appellent essoufflement, cette neige qui glisse entre mes épaules... Tout me dit que je devrais être morte. Jane, je fais semblant de vivre pour des raisons d'Etat que je ne m'explique pas bien... Oui, mes ministres, ces temps-ci, me veulent vivante. Alors, je vis... Peut-être me feront-ils momifier, si je meurs un jour qui ne leur convient pas !... Peut-être promèneront-ils de balcon en fenêtre de carrosse en carrosse, une reine souriante, frottée d'onguents, lardée d'épingles, une reine morte qu'ils soutiendront... en s'inclinant. Jane, si la raison d'Etat veut que je survive quinze jours, ils me promèneront durant quinze jours, ces ministres que j'ai cousus d'or. Porcs immondes, ils sont capables de me traverser d'une lance pour me faire tenir droite pendant qu'ils joueront au dé mon successeur !

JANE, *horrifiée*. Majesté, je vous en supplie... je vous en prie !

ELISABETH. Tu iras dans les villes, tu crieras que je suis morte, que tu m'as vue mourir, que l'on profane le corps de la reine !

JANE. On me croira folle, on m'enfermera !

ELISABETH. Folle ! Ils aiment bien croire que ceux qui les gênent sont fous ! C'est souvent, paraît-il, le prétexte d'une politique saine... (*Elle fait plusieurs fois le geste de cacheter.*) Elisabeth ! Elisabeth ! Elisabeth !... Plus rien, plus de cire ! On l'a brûlée, la grande Elisabeth ! à petit feu... durant des années et des années !... Ils seront bien obligés de se passer d'elle !... Je leur laisserai mon sceau, Elisabeth ! Ils le joueront au bilboquet, à moins que le plus habile ne le vende à un musée. N'as-tu jamais songé que les musées seraient vides si les hommes ne préféraint l'or aux souvenirs... Ah ! ils l'aiment, l'or, sapristi, ils l'aiment l'or !... Jane, les hommes me font vomir ! Seul un roi, Jane, peut savoir jusqu'où peut monter la bassesse des grands, elle monte autour de vous lentement, comme une marée, elle vous noierait vite si l'on ne savait se faire haïr... Seul un roi, Jane, peut connaître la bassesse des grands, ils sont bien obligés de la lui confesser... par ambition. (*Elle éclate de rire.*) Tu entends, Jane...

JANE, *terrorisée, fait une révérence*. Je suis une humble servante, aux ordres de Votre Majesté.

ELISABETH. Tu me méprises ?

JANE. Mais, Majesté...

ELISABETH. D'ailleurs, je t'interdis de me juger. Tu entends, Jane, je t'interdis. Dans ta petite tête, il faut tout balayer, tout, jusqu'à ce qu'elle soit vide comme mon cœur !

JANE. Comme sa Majesté voudra.

ELISABETH. « Comme Sa Majesté voudra ! » Encore ! « Oui, Majesté ! » « Non, Majesté !... Oui, Majesté... Majesté !... » C'est la seule chose que tu dises avec conviction !... (*Sa colère tombe.*) Ecoute, Jane, bientôt, lorsque je serai morte, tu pourras te marier, avoir des enfants et une maison à toi. J'ai fait le nécessaire pour cela. Tu vivras longtemps une vie simple, tissée de peines et de joies; une vie heureuse. Et lorsque tu arriveras à mon âge — mais pas avant — je te permets de penser à moi et de me juger. A ce moment-là seulement, tu récapituleras ta vie et la mienne, et tu feras le compte. « Ça, diras-tu, elle ne l'a pas eu, et ça non plus... et ça, elle ne l'a pas connu... et une jambe contre la sienne, elle ne l'a pas sentie, la pauvre Elisabeth... et tous les soucis que l'on quitte le soir avant de se jeter dans des bras amoureux, elle n'a pas pu... Et l'enfant qui l'aurait rajeunie pour la vie, elle ne l'a pas eu... Et ça, et ça... et ça encore... Mais qu'a-t-elle possédé à elle, cette femme ? Dieu lui avait donné un corps solide pour porter le poids de la royauté. Mais il lui avait donné aussi un cœur inutile, encombrant comme ses robes d'apparat. Alors tu me jugeras, Jane, mais pas avant... Avant ce serait injuste. Vieillis d'abord.

JANE, *pleurant*. Je vous le promets, Majesté.

ELISABETH. Jane, une chose encore à me jurer.

JANE. Oui, Majesté.

ELISABETH. Même à ton mari, puisque tu en auras un..., à ton mari, le plus aimé, le plus ami soit-il, promets-moi de ne pas raconter que j'étais folle parfois. Que comprendrait-il à ces mots d'amour, ces mots que, durant des années, je me suis récités chaque soir comme une prière !

JANE. Ma Reine, je vous le promtes.

ELISABETH. Ce sont des choses de roi ou de femme à la rigueur... Les hommes !... (*Geste de frayeur.*) Les hommes, mon Dieu ! que diraient-ils, les hommes ?... Toi qui me connais, Jane, tu comprends n'est-ce pas, tu comprends que les rois ont le droit d'être fous. Ils sont si seuls et si malheureux, Jane, qu'ils peuvent bien être fous... inhumains aussi... Je vis encore, et déjà ils n'osent plus m'appeler « notre bonne reine ! », « notre reine bien-aimée ! »; ils disent : la Reine, ou Sa Majesté... Majesté, Majesté, Majesté !... Comment m'appelleront-ils lorsque je serai morte, Jane ?

JANE. Elisabeth la Grande.

ELISABETH. Oui, peut-être. Ils me verront de si loin. (*Revenant à son obsession.*) Tu ne diras rien, vois-tu, je ne voudrais pas qu'ils m'appellent Elisabeth la Folle !... et qu'ils rient...

JANE. Je serai muette, Majesté... Mais vous devriez vous recoucher, dormir...

ELISABETH. Je vais me coucher, tu dormiras... Moi, comment le pourrais-je ? Ils ne me laissent jamais en paix tous les deux !...

(*Jane commence à éteindre. La reine se recouche.*)

JANE. Que Dieu vous garde, ma Reine.

ELISABETH. Dieu ?... (*L'obscurité.*) Jane !... Jane !...

JANE. Oui, Majesté.

ELISABETH. Viens, je t'en prie, viens près de moi.

JANE. Je suis là, Majesté. Qu'y a-t-il ?

ELISABETH. Ils sont là tous les deux... Ils vont rire, je le sais...

JANE. Fermez-vos yeux, Majesté.

ELISABETH. Je les vois mieux encore.

JANE, *affolée*, Je vais rallumer les flambeaux.

ELISABETH. Je te l'interdis. Crois-tu que la reine ait peur ? Approche, donne-moi ta main.

JANE. Oh ! non, Majesté... Non, je vous en prie...

ELISABETH. Jane, donne-moi ta main.

JANE. Non, Majesté, j'ai peur.

ELISABETH. Je te l'ordonne !... Ta main !...

JANE. J'ai peur ! J'ai peur !

ELISABETH. Mais enfin, que crains-tu ?

JANE. Eux...

ELISABETH. Idiote, toi, tu n'as rien à redouter d'eux ! En voyant un être vivant, ils n'oseront pas approcher !... Moi, je suis morte, je les attire, ces vautours !

JANE, *voix entrecoupée*. Oui, Majesté.

ELISABETH, *la voix tremblante*. Jane, ne tremble pas ainsi, tu finirais par me faire croire que ma main tremble aussi !...

RIDEAU

PIÈCES NOIRES : " ILS ONT JOUÉ AVEC DES ALLUMETTES " (Théâtre d'Aujourd'hui) ; " MOURIR AU SOLEIL " (Œuvre)

Après le soleil ou l'air pur des vacances, la rentrée à Paris est toujours un peu morose. Et les jeunes auteurs dont nous avons pu voir les productions ces dernières semaines (qui sont aussi les premières de la saison) n'ont rien fait pour atténuer cette impression... nostalgique. *Ils ont joué avec des allumettes*, de Marcelle Routier, et *Mourir au soleil*, de Jean Primo, sont des œuvres noires, archi-noires, qui nous montrent une jeunesse déchirée, désemparée, qui manie les armes à feu avec une facilité inquiétante.

Pourtant, les deux pièces ne sont pas, si j'ose dire, du même calibre. *Ils ont joué avec des allumettes* est un reportage dialogué, à base de faits divers authentiques, scrupuleux et habile. *Mourir au soleil* témoigne de plus d'ambition. L'auteur ne joue pas avec des faits, mais avec des idées. Ce n'est pas un journaliste, mais un philosophe. Visant plus haut, il tombe aussi plus bas.

Examinons les pièces du procès. Dans le drame, tendu, violent, accablant (pour notre société comme pour le public), que nous présente José Quaglio au Théâtre d'Aujourd'hui, Marcelle Routier a voulu nous dépeindre le désarroi moral d'une certaine jeunesse que toute absence d'idéal, d'illusions et, surtout, de scrupules, conduit à l'oisiveté et de là, comme prévu, au vice, puis au crime. La peinture est sombre, sinistre et l'actualité, avec son cortège de J3 assassins, n'est pas là pour l'atténuer. Comment se fait-il, alors, que nous ne soyons pas captivés, émus, voire écœurés, par ce qui se passe sur la scène ?

Comme toute peinture qui recherche, avant tout, l'exactitude, celle de Marcel Routier pèche par sa froideur. Nous savons que ses tristes héros, Gérard, le fils de famille cynique, Michel, le révolté, Dany, la petite dinde, et le professeur équivoque, existent. Nous pouvons les côtoyer dans les bars du Quartier Latin ou les sous-sols de Saint-Germain-des-Prés. Ils ne nous touchent pas. Ce sont de jeunes monstres que nous regardons vivre sans les comprendre. Nous ne les comprenons pas parce qu'ils ne nous livrent aucune clef, aucune explication de leur comportement ou de leurs réactions. En sont-ils responsables ou bien leur auteur ? Michel finit par assassiner sa mère. Bien. Mais, à aucun moment, cette mort ne nous apparaît inévitable, inéluctable. C'est pourtant la conclusion de la pièce. Si elle ne s'impose pas, d'elle-même, aux spectateurs, c'est que l'œuvre est mal construite, sans progression ni suspense.

L'effort est cependant méritoire et Marcelle Routier, à qui nous devons déjà une *Servante du Passeur*, pleine de promesses, démontre ici qu'elle porte en elle toutes les qualités requises pour devenir un auteur dramatique complet. Ses interprètes l'ont servie avec courage, avec conviction. Particulièrement François Maistre, hallucinant professeur... de mauvaises manières. Ce n'est pas de sa faute, ni celle de Sami Frey et de Pierre Michael, si les « allumettes » de Marcelle Routier flambent ! Sans brûler.

Autant le propos de Marcelle Routier est clair, autant celui de Jean Primo, auteur de *Mourir au soleil* (au Théâtre de l'Œuvre) est, en dépit de son titre, obscur. Ses révolutionnaires en vêtements cirés sortent du magasin des accessoires le plus visité depuis une quinzaine d'années. Certes, on ne demande pas à un écrivain étranger, qui a l'élégance de s'exprimer dans notre langue, de rivaliser avec Jean-Paul Sartre ou Albert Camus, mais, hélas ! tout rapprochement avec *Les mains sales* ou *Les Justes* s'avère écrasant pour lui, irrémédiablement.

Je ne tenterai pas de dégager le sens (caché) d'une pièce verbeuse, statique, hermétique. On croit saisir qu'un certain Alexis, conjuré de place publique, a liquidé — au sens propre du mot, car il l'a précipité dans un fleuve —, autrefois, un traître avéré. Aujourd'hui, les aveux spontanés d'un chef qu'il vénère trouble sa conscience de militant. Il abandonne la Cause qui ne sert plus l'Idée. De ce vocabulaire truffé de majuscules il appert que hors du Parti (lequel ?), il n'est point de Salut et que les jours d'Alexis sont comptés. Privé du soutien de l'Organisation il devient la victime désignée de la Justice, c'est-à-dire de la Police.

L'œuvre de Jean Primo, désespérément primaire, est défendue vaillamment par Jean-Pierre Jorris, François Perrot, Evelyne Rey, Mady Berry et Albert Médina. Les costumes de A.-M. Vargas sont ce que cette lugubre soirée nous offre de plus original.

PIÈCE ROSE : " RIDIDINE " (Théâtre Fontaine)

Heureusement que d'autres spectacles, délibérément gais, sont venus éclaircir ce début de saison, comme s'ils voulaient prolonger l'euphorie des vacances finissantes. A ce propos, comment ne serions-nous pas heureux de saluer la reprise, en spectacle régulier, de la savoureuse comédie de Jean Canolle, *Lady Godiva*, que nos lecteurs ont pu apprécier dans notre n° 177 ? La confiance que nous avons témoignée, avec trois mois d'avance, à cette gracieuse lady — à laquelle Silvia Montfort prête un talent et une plastique également incomparables — se trouve aujourd'hui ratifiée par la critique parisienne et le public du Théâtre Edouard-VII.

Autre gracieuse silhouette féminine qui vient de naître aux feux des projecteurs, est celle de *Rididine*, d'Alexandre Breffort, au Théâtre Fontaine. Alexandre Breffort a derrière lui une longue carrière d'humoriste. Il possède des titres sérieux... dans un genre qui ne l'est pas. Aussi, n'est-il pas allé, lui, chercher son héroïne dans l'histoire d'Angleterre. Sa Rididine lui est bien personnelle et les lecteurs du *Canard Enchaîné* la connaissent depuis longtemps. Il s'agit d'une adorable créature, sentimentale et futile, inconséquente et volontaire. C'est un charmant animal, cruel avec candeur, menteur avec sincérité.

Breffort est amoureux de sa Rididine. Il n'y a pas de doute. Il la peint, dans sa complexe simplicité, avec une telle délectation... qu'il en a oublié d'écrire la pièce qu'il avait rêvée pour elle. Car dans *Rididine*, il ne se passe rien. Mais faute de pièce, il reste un dialogue spirituel, pétillant, qui fuse, éclate et s'évapose dans le temps qu'il faut pour le dire. Comme Rididine est une agréable personne, on ne s'ennuie pas une minute en sa déconcertante compagnie. Elle est délicieusement incarnée par une jeune comédienne, Huguette Hue, supérieurement encadrée par de solides partenaires, Renaud Mary, le mari, René Havard, le cousin, et Paul Préboist, pittoresque ange gardien.

Jacques Lanzmann raconte

RIDIDINE

d'Alexandre Breffort

« Rididine »
comédie en trois actes
a été créée au Théâtre Fontaine
le 11 septembre 1958
dans une mise en scène de Maurice Vaneau
décor de Gisèle Tanalias
avec la distribution suivante :

Rididine	**Huguette Hue**
Fred Astier	**René Havard**
Jean	**Bernard Musson**
Maurice Dalrey	**Renaud Mary**
Laurence	**Rolande Ségur**
Gabriel	**Paul Préboist**
Un reporter	**Pierre Ferval**

EN vérité, Rididine s'appelle Francine, ce surnom ridicule est enfant de l'amour. Chacun sait que l'oreiller transforme l'homme en bébé, au lit l'homme amoureux balbutie. De Francine qu'il aime, il en fait « Cine », puis « Cicine », mais dans un suprême sursaut juvénile il se plaît encore à désarticuler le nom aimé, c'est ainsi que « Ricicine » ou « Rididine » jaillit de ses lèvres d'homme-bébé.

Le mari de Rididine, M. Maurice Dalrey, est un écrivain arrivé, sorti tout droit de la mythologie des hommes de lettres. Il est l'écrivain tel que se l'imagine le grand public ; élégant, racé, fin, avec des mots d'acteur plein la bouche. Apparemment tout lui sourit, le succès, la gloire, l'argent et il évolue dans un intérieur confortable où la modestie n'a pas sa place. Naturellement, comme tous les hommes de lettres mondains, Monsieur a un secrétaire, lequel est d'ailleurs, on ne sait trop pourquoi, le cousin de «Rididine». Ce cousin au physique de garçon coiffeur que l'on s'efforce en vain de faire passer pour séduisant a lui aussi du talent. Figurez-vous que « Fred » (c'est son nom), influencé par le maître, écrit des vers si brillants que le maître est lui-même influencé par son secrétaire. Mais l'influence bien sûr à elle seule ne fait pas une pièce de théâtre. Fort heureusement pour nous il y a Rididine. Rididine, un petit bout de femme aussi excentrique qu'ingénieuse, et qui a trouvé le moyen de se faire épouser par un écrivain célèbre, alors qu'elle ne voulait de lui qu'une tendre dédicace. Rididine inculte, mais sensible fait les joies de ce grand écrivain qui près d'elle se trempe et se retrempe à gogo dans la fraîcheur de la vie. Mais pour notre compte nous trouvons la fraîcheur d'esprit de Rididine plutôt rance. Avec elle, et comme vous allez le constater, l'amour est amer et tout soleil atroce !

Cette Rididine trouve que son époux, le grand écrivain, ne l'aime pas assez. Elle voudrait de lui, et pour elle toute seule, des mots comme ceux qu'il met dans ses livres. Elle aimerait, en somme, vivre les romanesques passions que son mari imagine si bien. Le malheur est, qu'à la maison, en famille, le mari en question n'est pas très drôle, c'est que le cher homme pense et pense à tout sauf à l'amour. Rididine qui aime encore ses longs silences hostiles et ses grandes pensées secrètes décide de le rendre jaloux pour mieux se faire aimer ; la passion selon Rididine ! Pas besoin d'aller chercher l'homme dans la rue. Le cousin secrétaire et poète fera office d'amant. C'est si facile de faire croire à un poète qu'on l'aime puisque le poète est en général fixé sur l'amour comme la poule sur son perchoir. Pensez si le cousin est ému : « Ma petite cousine, mon petit cousin par là », des « chérie » en veux-tu en voilà et le poète se transforme en arbalète. Mais Rididine qui n'a pas, vous vous en doutez bien, l'intention de coucher, préfère passer avec son amant toutes ses soirées au cinéma. Moins dangereux et plus discret. L'astuce de Rididine ou son manque d'astuce (au choix des techniques) est de tout raconter en en remettant d'ailleurs pas mal à son cher mari, lequel apparemment reste de marbre. Devant le calme de ce grand esprit, Rididine, croit-on, perd la tête et décide de lui porter un grand coup en s'enfuyant aux Baléares

avec le cousin. Mais c'était ne pas compter avec l'intuition des hommes de lettres qui, le cas échéant, n'hésitent pas à mettre un détective dans leurs poches, tout en faisant le coup de l'amitié et de la confiance au cousin-secrétaire : « Quoi, vous n'avez pas encore compris que c'est un jeu ! Alors, hein, entre nous, je vous demande de jouer ce jeu. » Il n'en faut pas plus, en effet, pour que le cousin répugne à jouer les faux-frères ; pris entre la confiance du mari et le pseudo-amour de la femme, il trébuche. Mais le maître en écriture qui, décidément, aime bien s'entourer de précautions, et qui paie les services rendus en rendant les services payés, obtient pour son secrétaire l'attribution du prix littéraire Félicien-Ringard, lequel secrétaire est aussitôt accaparé, fêté, voire déporté par une foule de reporters dans un restaurant voisin. Le Prix Ringard pourtant ne monte pas, comme on l'aurait cru, à la tête du lauréat plus que jamais asticoté par Rididine, qui vient d'acheter les deux billets d'avion pour Palma de Majorque. C'est que la Rididine qui veut sa scène et sa fessée joue le jeu jusqu'au bout, laissant même sur le bureau de son mari l'enveloppe bleue traditionnelle et fatidique. Mais à l'heure où les maris rentrent, Rididine n'est malheureusement pas là pour admirer un spectacle qui la ravirait ; tout seul, debout dans le salon, l'enveloppe à la main, le grand écrivain souffre. Il n'a pas même besoin de la lire, cette lettre, car il sait par expérience qu'elle commence par cette phrase : « Pardonne-moi le mal que je te fais, mais... » Lui faire ça à lui, Maurice Dalrey, lui, célèbre et cocu, c'est-à-dire un cocu célèbre : « Ha ! ha ! cette petite femelle va voir ce qu'elle va voir ! Après tout, moi aussi je suis un mâle ! » Le voilà qui téléphone à Laurence, une amie de Rididine qui l'admire. Cette Laurence-là à ses Lettres ; intellectuelle et morphinomane, elle a aussi de la cuisse, mais la cuisse, hélas ! est un plat qui se mange chaud. Dalrey, trop tourmenté pour consommer sur l'heure, repose l'écouteur sur sa fourche. Mieux vaut souffrir seul que de rater un plaisir à deux. Ah ! s'il la tenait, cette Rididine, quelle scène épouvantable il lui ferait...

BRUSQUEMENT le téléphone sonne... Il se précipite. « Allô ! ah ! c'est toi, chérie ! » Sa voix est calme, son ton désinvolte, il a de nouveau l'air de ce qu'il n'est pas.

— Je peux rentrer ?

— Mais depuis quand me demandes-tu la permission de rentrer à la maison ? Que t'arrive-t-il ?

— Mais je croyais... C'est que...

Il jubile. Adieu la souffrance, la solitude de l'homme de lettres, et l'incompréhension universelle. C'est qu'il vient de comprendre, le cher homme, que le coup des Baléares était le dernier acte de la comédie. C'est qu'il a également compris dans sa douleur, le cher homme, qu'il a mal aimé sa Rididine. Dorénavant, il lui donnera des grands noms et des fessées, du romanesque et des étreintes.

Coup de sonnette !

Elle arrive en minaudant, elle se fait toute petite pour mieux recevoir les coups. Ah ! enfin, être aimé de son grand mari !

— Oublions le passé ! qu'il dit.

— Hein ! Quoi ! Alors comme ça tu oublies ?

— J'oublie tout.

— Mais enfin tu ne peux pas oublier comme ça, j'ai failli te tromper !

Quelle déception pour cette tendre enfant d'avoir un mari qui n'est même pas méchant !

Coup de sonnette !

Voilà le cousin-secrétaire qui arrive fou de rage et ivre d'amour pour sa Rididine qui vient de le plaquer à l'aérogare. Ah ! Ah ! pense-t-il : « J'ai servi d'instrument à son amour, elle m'a pris pour une petite cuillère ! Je vais lui montrer, moi, que je suis un mâle ! » Il se précipite sur le téléphone et appelle Laurence, laquelle il faut bien le dire n'arrête pas de le poursuivre depuis l'attribution du Prix Félicien-Ringard.

Pas rancunier ce garçon, pas bêcheuse l'intellectuelle, elle arrive à bride abattue et elle l'entraîne dans la pièce à côté, goûter à l'inconfort d'un mauvais divan.

Rididine, elle, est ravie, c'est que le grand écrivain vient de la prendre dans ses bras et il lui dit en langage littéraire d'interminables choses qui signifient à peu près ceci : « Tu es ma petite poulette. »

J. L.

A NOS ABONNÉS

Nous demandons à nos abonnés de ne pas attendre la fin de l'année pour demander leurs reliures. Nous ne pouvons garantir l'expédition en temps voulu des commandes tardives

(*VOIR LES CONDITIONS PAGE* 15)

Le Directeur de la publication : Jacques CHARRIERE.

Imprimerie Commerciale, 8, rue Gambetta, Le Mans

Jacques Lanzmann a vu

RIDIDINE



LES DEUX FEMMES : LA PURE ET L'IMPURE !



LES DEUX HOMMES : LE VRAI ET LE FAUX



AVEC LE MARI AUX GENOUX SECS



AVEC L'AMANT AU CŒUR HUMIDE



A TROIS : PLUS ON EST DE FOUS PLUS ON SOUFFRE

Photos BERNAND



LE DETECTIVE A UN CŒUR DE RECHANGE

LES MEMES AVEC UN LEGER CHANGEMENT



Photo BERNAND

DANS UN DECOR ORIGINAL DE A.-M. VARGAS, JEAN-PIERRE JORRIS ET EVELYNE REY ECHANCENT DES SERMENTS QUI - HELAS ! - NE SERONT PAS ETERNELS. EN EFFET LE HEROS DE « MOURIR AU SOLEIL » A SES JOURS COMPTÉS ET LA SOMBRE PIÈCE DE JEAN PRIMO, EGALEMENT

L'AUTEUR DE « VIRGINIE », MICHEL ANDRÉ, N'A PAS ÉTÉ AUSSI HEUREUX, CETTE ANNÉE, AVEC « DE PASSAGE A PARIS », SA NOUVELLE COMEDIE QUE PRÉSENTE LE « PETIT THEATRE DE PARIS ». CELA, MALGRÉ L'AIDE EFFICACE DE L'ÉLÉGANT FRANCK VILLARD ET DE LA GRACIEUSE ANNA TONIETTI (*sur notre photo.*)

« PÈRE », D'EDOUARD BOURDET, A ÉTÉ CRÉÉ EN 1942, SUR CETTE MÊME SCÈNE DE LA MICHODIÈRE QUI REPREND LA PIÈCE AUJOURD'HUI. PIERRE FRESNAY ET YVONNE PRINTEMPS, LES CRÉATEURS, ONT LAISSÉ LEURS ROLES A FRANÇOIS GUERIN ET ANNE VERNON, DONT ILS SONT DEVENUS, POUR CETTE REPRISE, LES PARENTS

Photos BERNAND

AUX SOMMAIRES DES DERNIERS NUMEROS :

(Liste complète sur demande)

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO
« LA TOUR D'IVOIRE »
DE ROBERT ARDREY
ADAPTATION JEAN MERCURE
(THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS)

l'Avant-Scène

LE JOURNAL DU THEATRE
DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU
27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)
DAN. 67-25 - C. C. P. 7353.00
CONDITIONS D'ABONNEMENT P. 15.
PRIX DU NUMERO : 180 FRANCS